

AUSCHWITZ : NE PAS OUBLIER !

Suivi de

**14 décembre 1941 :
« Cents juifs, communistes et
anarchistes seront fusillés »**



ÉDITIONS



AUSCHIWTZ :
NE PAS OUBLIER !
Suivi de
14 décembre 1941 :
« Cents juifs, communistes et
anarchistes seront fusillés »

Table des matières

Contre l'antisémitisme, Ni oubli ni circonstances atténuantes	1
Auschwitz	3
Des lumières dans la nuit : portrait de quelques anarchistes déportés à Auschwitz 9	
Le combat communs des anarchistes espagnols et des juifs contre le nazisme	34
La ménorah libertaire. Les rédacteurs anarchistes juifs dans la guerre civile espagnole	37
Mai 1944 : le sauvetage périlleux des 60 membres de l'Organisation Juive de Combat.....	49
25 Juillet 1940, le premier convoi de déportation de France partait du Camp du Vernet d'Ariège. N'oublions pas !	53
14 décembre 1941 : « Cent juifs, communistes et anarchistes seront fusillés ... »	56
Luciano ALLENDE, ou l'entraide comme force vitale	60

CONTRE L'ANTISÉMITISME, NI OUBLI NI CIRCONSTANCES ATTENUANTES

Alors que l'antisémitisme répand de nouveau ses vapeurs méphitiques, y compris chez certains qui s'autoproclament « antifascistes »,

Il nous a semblé urgent et nécessaire de rappeler des faits historiques incontestables, qui tracent des lignes rouges infranchissables.

Franz Fanon disait "*Quand vous entendez dire du mal des juifs, dressez l'oreille, on parle de vous*". Cette mise en garde s'applique aussi aux anarchistes. En effet, le décret du 28 septembre 1941 de la *Militarbefehlshaber in Frankreich* (MBf, commandement militaire des troupes nazies en France), plus connu sous le nom de « code des otages », qui réglementait la procédure du choix et de l'exécution d'otages dans ses moindres détails, distinguait clairement les catégories des ennemis idéologiques du Reich à cibler prioritairement pour les exécutions : les Juifs, les gaullistes, les communistes et les anarchistes. L'Avis du 14 décembre 1941, annonçant la première exécution mise en application de ce décret, affichait clairement les intentions nazies : « *Cent juifs, communistes et anarchistes seront fusillés ...* » Par ailleurs cet avis annonçait également qu'« *un grand nombre d'éléments criminels judéo-bolcheviks seront déportés aux travaux forcés à l'Est* ». Le projet nazi d'extermination était en marche ...

Dans cette brochure nous avons voulu rassembler quelques portraits d'anarchistes qui furent déportés à Auschwitz par les Nazis. Les motifs de ces déportations étaient multiples : motifs raciaux pour les compagnons Juifs, souvent des migrants pauvres qui fuyaient la misère et les persécutions dans leurs pays d'origine ; motifs politiques pour les compagnons français, espagnols ou italiens – encore des migrants ...- souvent des vétérans de la Guerre d'Espagne et donc qui présentaient une menace « terroriste » potentielle de par leur expérience des armes. Mais pour les Nazis, tous représentaient une menace et ils furent pourchassés, traqués, raflés, déportés et parfois assassinés avec la même rage mortifère.

Nous avons aussi rassemblé des témoignages d'anarchistes qui aidèrent à sauver des Juifs, qu'ils considéraient comme leurs compagnons puisque les Nazis leurs réservaient le même sort. Comme l'expliquait Federica Montseny, une des militantes anarchiste de premier plan de la Révolution Espagnole de 1936 :

« *Des milliers d'Espagnols et de juifs se sont retrouvés, pour mourir ensemble, dans les camps d'extermination, en France, en Allemagne, en Pologne. Mauthausen, Gussen, Buchenwald. Dachau, Auschwitz, sont autant de stations d'un calvaire gravit ensemble. Des liens indestructibles se sont tissés entre vous et nous...*

Tous les juifs qui moururent à notre côté n'étaient pas des libertaires; tous les espagnols morts ne l'étaient pas non plus. Mais tous étaient victimes d'une même réaction, d'une même haine, d'une même entreprise de destruction des forces vives et progressistes de l'humanité. Et cela, il ne faut pas l'oublier. »

Certains nous disent que l'antisémitisme actuel n'a plus rien à voir avec l'antisémitisme des années 30. Nous ne partageons pas ce point de vue. L'antisémitisme a toujours le même visage, celui de la haine de l'autre, et toujours la même finalité : faire diversion en créant un bouc émissaire pour souder une communauté idéologique. L'antisémitisme est toujours le marqueur des systèmes totalitaires, que ce soit avant-hier le féodalisme catholique médiéval, hier le nazisme ou le stalinisme, aujourd'hui l'islamisme.

Ni oubli, ni circonstance atténuante ou contexte : l'antisémitisme est consubstantiel du nazisme. Tous ceux qui professent l'antisémitisme – quels que soient leurs motifs - sont aujourd'hui comme hier des ennemis des anarchistes, qui les combattent sans merci.

Des militantes et militants de la CNT-AIT



Affiche du DAS, groupe des anarchosyndicalistes allemands en exil à Barcelone, réalisée en 1937 par Arthur Lewin, qui fut par la suite déporté à Auschwitz.

Les avions, sous la direction d'Hitler, se dirigent vers la France représentée par un enfant souriant. Le slogan, d'autant plus prophétique que l'affiche a été réalisée en 1937 :

« Aujourd'hui, l'Espagne, demain, le Monde ».

AUSCHWITZ

Auschwitz est le complexe concentrationnaire nazi le plus grand de son genre, et joue un rôle essentiel dans le projet nazi de « solution finale ». Il reste dans l'histoire comme le plus tristement célèbre des camps de la Shoah.

Points de repère

- 1- Situé dans la Pologne occupée par les Nazis, Auschwitz se divise en trois camps comprenant un centre de mise à mort. Ils ont été ouverts chacun leur tour sur une période de presque 2 ans entre 1940 et 1942. Le complexe a fermé en janvier 1945 à la libération par l'armée soviétique.
- 2- Plus de 1,1 million de personnes sont décédées à Auschwitz, dont près d'un million de Juifs. Ceux qui n'étaient pas directement envoyés aux chambres à gaz se voyaient condamnés aux travaux forcés.
- 3- On confond souvent le complexe d'Auschwitz et « Auschwitz-Birkenau ». Birkenau, ou Auschwitz II, ne représente qu'une section de l'ensemble. Le centre de mise à mort — Birkenau — est l'endroit où se situaient les chambres à gaz.

Nombre de victimes

On estime à au moins 1,3 million le nombre de personnes déportées par les SS et la police vers le complexe du camp d'Auschwitz entre 1940 et 1945. Environ 1,1 million d'entre eux ont été assassinés.

La meilleure estimation du nombre de victimes dans le complexe, comprenant le centre de mise à mort d'Auschwitz-Birkenau, dans ces années est la suivante :

- Juifs (1 095 000 déportés à Auschwitz, 960 000 décédés)
- Polonais non juifs (140 000-150 000 déportés, 74 000 décédés)
- Tsiganes (23 000 déportés, 21 000 décédés)
- Prisonniers de guerre soviétiques (15 000 déportés et décédés)
- Autres nationalités (25 000 déportés, 10 000-15 000 décédés)



Auschwitz-Birkenau a le taux de mortalité le plus élevé, mais aussi le taux de survie le plus élevé de tous les centres de mise à mort.

Au cours de la Shoah, un camp seulement apposait un tatouage aux prisonniers de camp de concentration : Auschwitz. Ceux qui arrivaient se voyaient attribuer un Numéro de matricule qui était cousu à leur uniforme. Ceci ne concernait

que les prisonniers sélectionnés pour le travail. Ceux qui étaient envoyés directement dans les chambres à gaz n'étaient ni enregistrés ni tatoués.

Auschwitz I



Arrivée à Auschwitz

Des Juifs de Ruthénie Subcarpathique (Ukraine Transcarpathie) descendent du train de déportation et se rassemblent sur la rampe du centre de mise à mort d'Auschwitz-Birkenau, en Pologne occupée. Mai 1944.

Auschwitz I, le camp principal, fut le premier établi près de la ville polonaise d'Oświęcim. Sa construction commença en avril 1940 dans des baraquements abandonnés de l'armée polonaise, dans une banlieue de la ville.

Les autorités SS ne cessèrent de recourir au travail forcé, les prisonniers ayant pour tâche d'agrandir le camp. Pendant la première année, les SS et la police dégagèrent une zone d'environ 40 kilomètres carrés dite « zone de développement », réservée exclusivement au camp.

Les premiers prisonniers à Auschwitz comprenaient des Allemands transférés du camp de concentration de Sachsenhausen, en Allemagne, où ils avaient été incarcérés en tant que délinquants criminels récidivistes, ainsi que des prisonniers politiques polonais. Ceux-ci venaient de Lodz via le camp de concentration de Dachau ou de Tarnow, dans le district de Cracovie du *Generalgouvernement* (Gouvernement général, la partie de Pologne occupée, non annexée à l'Allemagne nazie, administrativement rattachée à la Prusse orientale allemande ou incorporée à l'Union soviétique occupée).

Comme la plupart des camps de concentration allemands, Auschwitz I fut construit pour trois raisons :

- Pour incarcérer les ennemis, réels ou supposés, du régime nazi et des autorités d'occupation allemandes en Pologne, pour une durée indéterminée ;
- Pour disposer d'une réserve de travailleurs forcés déployés dans des usines de construction appartenant aux Nazis (puis, plus tard, des usines d'armement ou autres productions liées à la guerre) ;
- Pour servir de site où de petits groupes ciblés de la population étaient tués, leur mort étant considérée par les autorités SS et policières comme essentielle à la sécurité de l'Allemagne nazie.

Comme d'autres camps de concentration, Auschwitz I disposait d'une chambre à

gaz et d'un crématorium. Les ingénieurs SS avaient d'abord construit une chambre de gaz improvisée dans le sous-sol d'un bâtiment pénitentiaire, le Bloc 11. Une autre, permanente et formant une partie du crématorium original, fut ensuite érigée dans un bâtiment séparé en dehors de la prison.

À Auschwitz I, les médecins SS se livrèrent à des expériences médicales dans l'hôpital, au bloc 10 (« *Barrack 10* »). Ils effectuèrent des recherches pseudo-scientifiques sur des nourrissons, des jumeaux et des nains et pratiquèrent des stérilisations forcées et des castrations sur des adultes. Le plus connu d'entre eux fut le capitaine et docteur SS Josef Mengele.

Quand on pense aux crimes des médecins nazis, ce qui vient à l'esprit, ce sont les expériences cruelles et parfois fatales qu'ils y ont perpétrées... Pourtant lorsque l'on en arrive à leur rôle à Auschwitz, le plus significatif, ce ne sont pas les expériences, mais leur participation active au processus d'extermination... ils ont en effet supervisé les meurtres de masse à Auschwitz du début jusqu'à la fin. 1

Entre le baraquement dédié aux expériences médicales et la prison, le bloc 11, se trouvait « le mur noir », où les gardes SS exécutèrent des milliers de prisonniers.

Auschwitz II

La construction d'Auschwitz II, ou Auschwitz-Birkenau, commença à côté de Brzezinka en octobre 1941.

Des trois camps établis près d'Oswiecim, le camp d'Auschwitz-Birkenau comptait le plus grand nombre de prisonniers. Il était divisé en dix sections séparées par des fils barbelés électrifiés et, comme à Auschwitz I, des gardes SS y faisaient des patrouilles, assistés, après 1942, de maîtres-chiens.

Le camp comportait des sections pour les femmes, pour les hommes, et pour les familles tsiganes déportées d'Allemagne, d'Autriche et du protectorat de Bohême et de Moravie, ainsi qu'une autre pour les familles juives déportées du ghetto de Theresienstadt.

Auschwitz-Birkenau disposait également un centre de mise à mort. Le camp joua un rôle central dans le plan allemand d'élimination des Juifs d'Europe. Au cours de l'été et de l'automne 1941, les Nazis commencèrent à utiliser le gaz Zyklon B dans les camps de concentration allemands comme instrument d'extermination. Dans le camp Auschwitz I, les SS testèrent pour la première fois le Zyklon B afin de procéder à des exterminations massives en septembre. Les tests s'étant avérés « concluants », les Nazis adoptèrent le Zyklon B dans toutes les chambres à gaz du complexe d'Auschwitz.

Près de Birkenau, les SS convertirent d'abord deux fermes en chambres à gaz. La première, « temporaire », entra en service en janvier 1942 puis fut démantelée. La

chambre à gaz provisoire II fonctionna de juin 1942 à l'automne 1944. Les SS jugèrent que ces installations étaient inadaptées par rapport à l'ampleur des gazages qu'ils planifiaient à Auschwitz-Birkenau.

Ce sont alors quatre grands crématoriums qui furent construits entre mars et juin 1943. Chacun comportait trois parties : une zone de déshabillage, une vaste chambre à gaz, et des fours crématoires. Les SS poursuivirent les opérations de gazage à Auschwitz-Birkenau jusqu'en novembre 1944.

Les déportations vers Auschwitz

Des trains arrivaient fréquemment à Auschwitz-Birkenau, transportant des Juifs provenant de pratiquement tous les pays d'Europe que l'Allemagne occupait ou qui comptaient parmi ses alliés, et ce de 1942 jusqu'à la fin de l'été 1944. Décompte approximatif par pays :

- Hongrie : 426 000
- Pologne : 300 000
- France : 69 000
- Pays-Bas : 60 000
- Grèce : 55 000
- Bohême et Moravie : 46 000
- Slovaquie : 27 000
- Belgique : 25 000
- Yougoslavie : 10 000
- Italie : 7500
- Norvège : 690
- Autres pays : 34 000

Avec les déportations de Hongrie, le rôle joué par Auschwitz-Birkenau dans le plan allemand d'extermination des Juifs d'Europe atteignit son efficacité maximale. Entre la fin avril et le début du mois de juillet 1944, ce sont environ 440 000 Juifs qui furent déportés de Hongrie. Des 426 000 déportés à Auschwitz, environ 320 000 furent envoyés directement dans les chambres à gaz d'Auschwitz-Birkenau, et environ 110 000 furent soumis au travail forcé au sein du complexe. Parmi ces derniers, un grand nombre fut transféré dans d'autres camps de concentration en Allemagne et en Autriche dans les semaines suivant leur arrivée.

Les nouveaux arrivants à Auschwitz-Birkenau passaient par un processus de sélection. La majorité d'entre eux était jugée inapte au travail forcé et envoyée immédiatement dans les chambres à gaz, aménagées comme des douches afin de tromper les victimes. Les objets personnels des personnes gazées étaient confisqués et triés au « Kanada » (Canada), l'entrepôt d'où les cargaisons repartaient en Allemagne, ce pays étant synonyme de richesse pour les détenus qui y étaient affectés.

La révolte des prisonniers à Auschwitz

Le 7 octobre 1944, des centaines de prisonniers affectés au crématorium IV à Auschwitz-Birkenau se rebellèrent après avoir appris qu'ils allaient être tués. Au cours de l'émeute, ils tuèrent trois gardes et firent exploser le crématorium ainsi que la chambre à gaz adjacente grâce à des explosifs que des femmes juives, soumises au travail forcé dans une usine d'armement toute proche, avaient introduits clandestinement dans le camp.

Les Allemands écrasèrent la révolte et exterminèrent pratiquement tous les prisonniers impliqués. Les femmes qui avaient fourni les explosifs furent pendues en public au début de janvier 1945.

Les opérations de gazage se poursuivirent quand même jusqu'en novembre 1944, date à laquelle les SS, sur ordre de Himmler, démantelèrent les chambres à gaz encore en service. Les SS détruisirent les installations de gazage restantes à l'approche des troupes soviétiques en janvier 1945.

Auschwitz III

Auschwitz III, également appelé Buna ou Monowitz, fut construit en octobre 1942 pour loger les prisonniers affectés à l'usine de caoutchouc synthétique de la Buna, située en périphérie du petit village de Monowitz.

Au printemps 1941, le conglomérat allemand I.G. Farben y établit une usine où les responsables comptaient exploiter la main-d'œuvre du camp qui y manufacturerait des caoutchoucs synthétiques et des carburants. I.G. Farben investit plus de 700 millions de Reichsmarks (soit 2,8 millions de dollars américains de 1941) à Auschwitz III. De mai 1941 à juillet 1942, les prisonniers furent transférés d'Auschwitz I au « détachement Buna », d'abord à pied puis en train (sauf entre juillet et octobre 1942 en raison d'une épidémie de typhus qui requérait une quarantaine). Avec la construction d'Auschwitz III à l'automne 1942, les prisonniers affectés à la Buna vécurent sur place dans le camp.

Auschwitz III disposait également d'un « camp de formation au travail » pour les prisonniers non juifs supposés avoir enfreint la discipline de travail imposée par les Allemands.

Les sous-camps d'Auschwitz

Entre 1942 et 1944, les responsables SS d'Auschwitz construisirent 44 sous-camps dont certains dans une zone dite « de développement » qui incluait Budy, Rajsko, Tschechowitz, Harmense et Babitz. D'autres, comme Blechhammer, Gleiwitz, Althammer, Fürstengrube, Laurahuette et Eintrachthuette, se trouvaient en Haute-Silésie au nord et à l'ouest de la Vistule. D'autres encore se situaient en Moravie, comme Freudental et Brünn (Brno).

En règle générale, les sous-camps qui produisaient ou traitaient des biens agricoles dépendaient d'Auschwitz-Birkenau tandis que ceux qui exploitaient des prisonniers dans des unités de production d'armement ou d'extraction (mines de charbon, carrières) dépendaient d'Auschwitz-Monowitz. Cette division administrative fut officialisée après novembre 1943.

Les prisonniers d'Auschwitz étaient employés dans de grandes fermes, notamment dans la station agricole expérimentale de Rajsko. Ils étaient également forcés de travailler dans des mines de charbon, des carrières, des usines de poissons et, surtout, dans des usines d'armement, telles que des usines d'équipement DAW, « *Deutsche-Ausrüstungs-Werke* », établies en 1941. Les prisonniers passaient par une sélection périodique : si les SS les jugeaient trop malades ou trop faibles pour continuer à travailler, ils étaient transférés à Auschwitz-Birkenau et tués.

À Auschwitz I, ceux qui étaient sélectionnés pour le travail forcé étaient enregistrés et leur bras gauche était tatoué d'un numéro d'identification. Ils étaient ensuite assignés au travail forcé dans l'un des camps du complexe ou ses sous-camps.

L'évacuation d'Auschwitz et ses sous-camps

A la mi-janvier 1945, alors que les troupes soviétiques approchaient, les SS commencèrent à évacuer Auschwitz et ses sous-camps.

Soixante mille prisonniers furent contraints de marcher vers l'ouest. Des milliers d'autres avaient été tués sur place quelques jours avant le début de ces marches de la mort.

Des dizaines de milliers de prisonniers, pour la plupart juifs, furent forcés de parcourir 55 kilomètres vers le nord-ouest jusqu'à la ville de Gliwice (Gleiwitz) ou 63 kilomètres vers l'ouest jusqu'à Wodzislaw (Loslau) en Haute-Silésie. Les premiers furent rejoints par des prisonniers des sous-camps dans l'est de la Haute-Silésie — Bismarckhütte, Althammer, Hindenburg et d'autres. Les seconds furent rejoints par des prisonniers des sous-camps du sud d'Auschwitz, comme Jawischowitz, Tschechowitz et Golleschau.

DES LUMIÈRES DANS LA NUIT : PORTRAIT DE QUELQUES ANARCHISTES DÉPORTÉS À AUSCHWITZ¹

Sacha SCHAPIRO (1889 – 1942), anarchiste, makhnoviste, membre de la Colonne Durruti, assassiné par les Nazis à Auschwitz



Alexandre Schapiro dit Sacha Schapiro, connu aussi sous la fausse identité d’Alexandre Tanaroff ou sous les noms de plume de Sacha Piotr ou Sacha Peter, né le 11 octobre 1889 ou le 6 août 1890 à Novozybkov (Gouvernement de Tchernigov, Empire russe)

Jeunesse

Né dans une famille de la classe moyenne juive d’Ukraine, Alexandre Schapiro s’en éloigne, en 1904, dès ses quatorze ans pour adhérer à un groupe anarchiste, engagement passionné qui marque toute sa vie.

Il participe à la Révolution russe de 1905.

Prisons tsaristes

Deux ans plus tard, il est arrêté avec d’autres membres de son groupe et échappe à la peine de mort, en raison de son jeune âge, pour être condamné à la prison à vie. Il est incarcéré à Moscou, avant d’être transféré à Iaroslavl (Gouvernement de Iaroslavl), où les conditions de vie ne sont pas aussi mauvaises et où il est incarcéré pendant une dizaine d’années.

En 1909, lors d’une de ses nombreuses tentatives d’évasion, il est blessé au bras gauche, qui doit être amputé. Il tente vainement de se suicider. En 1914, il est placé à l’isolement pendant un an.

Révolution Russe

Libéré à la faveur des événements de 1917 et il est fêté comme un héros. Il est alors proche de l’individualiste libertaire Lev Tcherny (exécuté par la Tchecha en 1921) et de Maria Nikiforova (laquelle fut fusillée en 1919 à Sébastopol par les armées blanches). Il rencontre sa première femme, Rachel Shapiro, avec qui il a un fils

¹ La plupart des notices ont été rédigés sur la base des informations du site

prénommé Dodek.

Jusqu'en 1921, il combat en Ukraine, à la tête d'un groupe autonome de partisans anarchistes lié à l'Armée révolutionnaire insurrectionnelle ukrainienne de Nestor Makhno.

Exils à Paris et Berlin



En 1921, poursuivi par les bolcheviques, il fuit à Minsk, où il rencontre Alexandre Berkman qui lui fournit de l'argent pour franchir la frontière russo-polonaise avec des faux papiers, sous l'identité de Alexandre Tanarov. Il devient apatride pour le reste de sa vie.

Il séjourne successivement à Paris, en Belgique puis à Berlin, où il gagne sa vie comme photographe de rue. À Paris, il fréquente le romancier Sholem Asch et le peintre et journaliste Aron Brzezinski, qui réalise un buste en bronze de Sacha. Il a des contacts occasionnels avec Nestor Makhno et le cercle des exilés anarchistes russes.

En mai 1924, il est parmi les fondateurs de *l'Œuvre internationale des éditions anarchistes* (où il représente le mouvement libertaire russe) avec entre autres Sébastien Faure, Ugo Fedeli, Séverin Ferandel et Isaak Gurfinkiel (Walecki). En 1924 et 1925, il collabore à la *Revue internationale anarchiste*, « revue mensuelle polyglotte » (en fait trilingue), où il publie au moins deux articles sous le nom de Sacha Peter. En 1925, il est hébergé à Fontenay-sous-Bois chez l'anarchiste italien Onofrio Gilioli. En 1936, il réside toujours dans cette commune où il est revenu s'installer.

En 1926, il rejoint Berlin, où se trouve le siège de l'Association Internationale des Travailleurs (AIT), l'internationale anarchosyndicaliste, où il est très actif sous le nom de Sacha Piotr (ou Sascha Pjotr). Il fréquente les milieux libertaires russes autour de Alexandre Berkman (qui anime le fond de secours de l'AIT pour les anarchistes russes emprisonnés et exilés), se lie avec l'écrivain libertaire Theodor Plievier qui lui consacre une nouvelle, *Stienka Rasin* publiée en 1927. En 1928, il se lie d'amitié avec Buenaventura Durruti et Francisco Ascaso. Il rencontre également l'anarchiste italien Francesco Ghezzi (mort dans un camp de concentration soviétique en Sibérie en 1942). À Berlin, il rencontre Johanna Grothendieck (ou Hanka Grothendieck). Elle est née dans une famille de la classe moyenne à Hambourg. Elle travaille comme journaliste pour le journal progressiste *Der Pranger* (Le Pilon). Elle est sympathisante de mouvement libertaire où elle rencontre Sacha. En 1933, après l'arrivée d'Hitler au pouvoir, il quitte Berlin pour Fontenay-sous-Bois, où il est rejoint, en décembre, par Hanka. Ils laissent en Allemagne leurs enfants : une fille de Hanka et leur fils Alexander Grothendieck.

Révolution espagnole

À l'annonce du déclenchement de la révolution sociale espagnole de 1936, le couple part en Espagne, à Barcelone. Ils sont aux côtés des anarchosyndicalistes de la Confédération nationale du travail (CNT-AIT) et de la Fédération anarchiste ibérique. En 1937, sous le nom de Sacha Pietra, lors d'une assemblée de volontaires étrangers de la Colonne Durruti de la CNT-AIT, il déclare :

« Moi je ne suis pas milicien, mais j'ai été en Russie où j'ai vécu la Révolution et j'ai pu remarquer la façon dont on s'est débarrassé des anarchistes là-bas »².

À la défaite de la République espagnole, il prend la route de l'exil en France, lors de la Retirada de février 1939. Il s'établit à nouveau en région parisienne où il est hébergé par la famille de Julien Malbet. En mai, ils récupèrent leur fils Alexandre Grothendieck laissé en Allemagne en 1933, aux bons soins d'une famille amie. En septembre, ils se rendent tous les trois à Nîmes où ils font les vendanges. Hanka, réfugiée politique, est employée comme « domestique » par le commissaire de la ville.

Déportation et mort à Auschwitz

Le 29 octobre 1939, sous la Troisième République, le commissariat central de Nîmes dresse une liste de quatorze Espagnols et d'un « réfugié russe », « anarchiste », « désignés pour être internés au camp de concentration du Vernet Ariège ».

Le 31 octobre 1939, il est interné au Camp du Vernet d'Ariège (ouvert en février), où un jour l'anarchiste May Picqueray, venue visiter le militant italien Fernando Gualdi, le rencontre et parvient à lui donner de la nourriture, bien qu'il soit dans la section des punis. Les régimes changent, Vichy remplace la République, mais Sasha reste emprisonné au camp du Vernet, comme nombre d'antifascistes étrangers bientôt rejoints par les Juifs raflés par la police française. Sa compagne Hanka et leur fils sont internés au Camp de Rieucros (ouvert en janvier 1939), puis, parviennent à se cacher dans les Cévennes pendant l'occupation. Sacha quant à lui transféré les 16 juin 1941 vers le camp de Noé (Haute Garonne) avant d'être transféré à Drancy.

Sacha Piotr est arrêté par la Gestapo (qui aurait alors saisi une valise contenant de nombreux documents sur l'histoire du mouvement Makhnoviste). Le 14 août 1942, sous le nom d'Alexander Tanaroff, il est l'un des 991 déportés du convoi numéro 19, le premier à transporter des enfants de moins de 10 ans, parti du Camp de Drancy vers Auschwitz. 875 d'entre eux sont gazés dès leur arrivée au camp.

² Révolution ou Front antifasciste ? Le débat au sein du Groupe international de la Colonne Durruti en 1937 <http://cnt-ait.info/2023/07/18/debat-juin-1937/>

Postérité

Sa compagne, Hanka, qui survit à la guerre et s'est installée près de Montpellier (Hérault) a écrit une nouvelle inédite *Eine Frau* sur leur vie à Berlin. Elle est décédée en 1957 des suites d'une tuberculose contractée au camp de concentration.

Leur fils Alexander Grothendieck (1928-2014), considéré comme l'un des plus grands mathématiciens du XXe siècle, a consacré plusieurs pages à son père.

Parlant de Sacha dans *Récoltes et Semailles*, son fils précise : « [...] mon identification à mon père, dans mon enfance, n'a pas été marquée par le conflit [...] en aucun moment de mon enfance, je n'ai ni craint ni envié mon père, tout en lui vouant un amour sans réserve. Cette relation-là, la plus profonde peut-être qui ait marqué ma vie (sans même que je m'en rende compte avant cette méditation [...]), qui dans mon enfance a été comme la relation à un autre moi-même à la fois fort et bienveillant - cette relation n'a pas été marquée par le sceau de la division et du conflit. » ; et plus loin : « Les valeurs dominantes dans la personne de chacun de mes parents, tant ma mère que mon père, étaient des valeurs yang : volonté, intelligence (au sens : puissance intellectuelle), contrôle de soi, ascendant sur autrui, intransigeance, "*Konsequenz*" (qui signifie, en allemand, cohérence extrême dans (ou avec) ses options, idéologiques notamment), "idéalisme" au niveau politique comme pratique. ».

David Grigorievich Polyakov, anarchiste, makhnoviste, assassiné par les Nazis à Auschwitz



David Grigorievich Polyakov (Polyakoff) était né le 25 décembre 1892 à Smolensk. Issu d'une famille de la classe moyenne, il reçoit une éducation à domicile. En 1911, il vivait à Tachkent où il rejoint le mouvement anarchiste syndicaliste et milite clandestinement. Le 11 mai 1917, il retourne en Russie, vivant quelque temps à Petrograd, à Bobruïsk (Biélorus), puis il s'installe à Smolensk.

En 1918, il était membre de la *Fédération des anarchistes de Smolensk* et du syndicat « *Union des tanneurs* ». Après la défaite du mouvement anarchiste en Grande Russie, il part pour l'Ukraine. À partir d'août 1918, il travaille dans diverses villes (Kharkov, Odessa, Kiev). Fin septembre 1918, il est contraint de retourner à Smolensk, où il travaille comme inspecteur des prisonniers de guerre. À partir d'avril 1919, il travaille dans divers groupes de la *Confédération des organisations anarchistes d'Ukraine Nabat*, et à partir de juillet 1919 il mène des

activités clandestines souterraines dans la ville de Poltava. Il collaborait aussi à distance à la publication du journal anarchiste *La Libre fédération* (Lausanne, 1915-1919). Il est arrêté par les bolchéviques à Poltava le 25 novembre 1920, il est libéré un mois plus tard. Il a de nouveau été arrêté préventivement en mars 1921 dans le cadre du soulèvement de Cronstadt, mais est libéré 4 jours plus tard.

En 1922, il organise des réunions dans des ateliers de couture. Il est élu au syndicat des tailleurs et à un comité d'usine. Mais il est poursuivi par les autorités du Guépéou. En mai 1922, il part pour Smolensk, puis le 20 juin 1922, il s'installe à Moscou. Le 27 février 1923, il est arrêté à Moscou, accusé de liens avec les groupes anarchistes clandestins. Le 21 avril 1923, il est condamné à l'exil dans la région de Mary au Turkéstan, à la frontière avec l'Afghanistan, mais déjà le 4 mai 1923, une nouvelle décision est prise : il lui est fait interdiction de vivre à Moscou et dans les grandes villes pour une période de 2 ans. Sur le chemin de Smolensk, il s'enfuit, selon le Guépéou, en juillet 1923 et se trouvait à Petrograd d'où il s'enfuit.

En 1924, il était en Pologne, puis il émigra en France. Il habita les 20e et 11e arrondissements de Paris. Il travaillait comme tailleur et plus tard comme mécanicien. Il était membre de l'*Union anarchiste* ainsi que de groupes anarchistes russes et juifs à Paris. En avril 1925, il se rendit illégalement à Berlin et participa à l'organisation de l'évasion de Nestor Ivanovitch Makhno de la prison de Moabit. Il aida ensuite Makhno à passer clandestinement la frontière belge et l'emmena à Paris.

En 1925, Il participait à l'*Organisation à l'étranger des anarchistes-communistes russes*, qui publiait le journal « *Delo Truda* » (*La Cause du Travail*), auquel participent de nombreux anarchistes russes exilés en France comme Piotr Archinov, Nestor Makhno Ida Mett, Nicolas Lazarévitch, Marie Goldsmith, Grigori Maximov, Valesvsky et Linsky ...

Lorsque le groupe des anarchistes communistes russes en exil scissionne, en 1928 autour de la "*Plate-forme d'organisation de l'Union Générale des Anarchistes*" (dont Archinov est le principal artisan), il rejoint les opposants à la Plateforme, qui refusent de bolchéviser l'anarchisme, dont Nicolas Lazarévitch et Ida Mett avec qui ils forment le *Collectif des travailleurs anarchistes et anarcho-syndicalistes russes* (*Kollektiv russkikh rabochikh anarkhistov i anarkho-sindikalistov*). En novembre 1928, ils essayèrent de publier d'un journal syndical à l'usage des réfugiés russes, *La Libération syndicale*, (*Osvobozhdenie Profsoiuzov*), mais qui n'eut qu'un numéro faute de moyens. En 1931, ils publient ensemble dans le journal de la CNT-AIT d'Espagne, *Solidaridad Obrera* une mise en garde contre Archinov et sa volonté d'union avec le Parti Communiste (*Enseñanzas : para que la revolución española no acabe como la experiencia rusa*, Enseignements pour que la

Révolution Espagnole ne finisse pas comme l'expérience russe, *Solidaridad Obrera*, 13 juin 1931).

À partir de novembre 1930, Polyakov participe aux activités de l'Internationale Anarchosyndicaliste, l'AIT (*Association internationale des travailleurs*). Il était notamment membre de son « *Fonds de secours pour les anarchistes et anarcho-syndicalistes emprisonnés ou exilés en Russie* » ; à ce titre, il correspondait entre autre avec les anarchistes exilés A.A. Kolemasov, S.A. Ruvinsky. En tant que représentant du Fonds, il participa au IVe Congrès de l'AIT (Madrid, 16-21.6.1931).



Appel du Fonds de secours de l'AIT pour les anarchistes emprisonnés en Russie, en Yiddish et en Anglais.

A la veille de la prise de Paris par l'armée allemande en mai 1940, il s'enfuit vers l'ouest de la France, mais doit ensuite retourner dans Paris occupé. Il refusa de porter l'étoile jaune. Arrêté dans la rue et, en tant que juif, il fut déporté le 22 juin 1942 à bord du convoi n° 3 du camp de transit de Drancy vers Oświęcim (Auschwitz). Le convoi est arrivé à Auschwitz le 24 juin 1942. Polyakov avait le numéro de matricule du camp 41050. Il fut exécuté par les nazis à Auschwitz le 12 août 1942.

Source : traduction d'un article de Sergyeï Ovsianikov par la CNT-AIT France

Deborah « DORA » YANKEL – FRIEDMAN (1899 – 1943), anarchiste d'Ukraine, assassinée par les Nazis à Auschwitz

Deborah « DORA » YANKEL est née le 22 juin 1899 à Berdichev, en Ukraine. Elle était la compagne de Sam Friedamn avec qui pendant la révolution russe de 1917 elle avait milité la Confédération Anarchosyndicaliste « *Nabat* » (le Tocsin) à Odessa. A l'été 1923, après la répression sanglante des anarchistes et du mouvement insurgés ukrainien Makhnovistes par les Bolchéviques, le couple émigre d'abord à Constantinople puis à Paris où ils s'installent au Pré Saint-Gervais et participent aux activités du groupe anarchiste juif de Paris.

Parents d'une petite fille, Michèle, ils furent raflés en 1942, internés au camp de Drancy, puis le 24 août déportés (transport n°23) vers le camp d'extermination d'Auschwitz Birkenau où Sam fut gazé en novembre 1942. Dora Friedamn fut assassinée à Auschwitz Birkenau en septembre 1943.

Sources : Notice de Kiril Limanov in Kate Sharpey Library //

Sam "SEMKA" [Zalmen Khaimovich] FRIEDMAN (1891 – 1942), anarchiste d'Ukraine, makhnoviste, assassiné par les Nazis à Auschwitz

Sam Friedman (orthographié aussi Sema Frydman), est né le 6 octobre 1891 en Ukraine, à Zarembi-Kostsel'nye, Octrovsky (Lomzhinsky). Sam Friedman (orthographié aussi Sema Frydman) avait sans doute émigré jeune aux Etats-Unis où au début des années 1910 il était membre à Chicago de l'*Union des travailleurs russes*. Au moment de la révolution de février 1917, il rentra en Russie et s'installa à Odessa où il était membre de la fédération anarchiste locale et de la *Confédération Anarchosyndicaliste « Nabat »* (le Tocsin). Au printemps 1919 il s'était intégré à l'Armée Insurgée Ukrainienne (la Makhnovtschina) et participe aux combats contre les troupes blanches.

A l'automne 1919, suspecté par les bolchéviques d'appartenir au mouvement anarchiste clandestin, il est arrêté à Moscou. Selon les mémoires de Boris Yelensky : *« En tant que végétarien absolu, il exigeait un régime en prison de fruits et légumes... se montrant, tout à fait indifférent au fait d'être emprisonné par la redoutable Tcheka, un nom qui produisait un sentiment de terreur partout à cette époque. Un jour, tous les anarchistes emprisonnés avaient été sortis de leurs cellules et alignés dans une grande salle. Peu de temps après, la porte s'était ouverte et la terreur de la Tcheka, son chef Dzerzhinski, avec toute sa coterie, était entré. Sans tenir compte des risques, Semka s'était directement adressé à lui, exigeant qu'en tant que végétarien, il soit nourri d'un régime végétarien »* (cf. B. Yelenski " *In the social storm : memoirs of the Russian revolution* ").

En février 1921 il fit partie des prisonniers anarchistes autorisés par les communistes à sortir de prison pour assister aux funérailles de Kropotkine et à la fin du mois il avait regagné Odessa.

En 1923 il parvenait à quitter la Russie et en juin se trouvait à Constantinople où Yelenski le rencontra. Puis il émigra en France et s'installa à Paris où il intégra le groupe anarchiste juif.

Dans les années 1930 il demeurait 33 avenue Jean Jaurès au Pré Sait Gervais et participait aux travaux et activités du *Fonds de secours de l'AIT pour les compagnons emprisonnés en Russie* (Fond Berkman).

En 1942, il fut arrêté à Paris avec sa femme Dora et interné au camp de Drancy d'où, le 24 août 1942 il fut déporté (transport n°23) vers le camp d'extermination d'Auschwitz-Birkenau où il fut gazé en novembre 1942. Sa compagne Dora Friedman sera assassinée à Auschwitz Birkenau en septembre 1943.

Depuis le train qui les emmenait à la mort, ils avaient écrit une note, jetée par la fenêtre : *« Nous sommes emmenés ; nous ne savons pas où. Prenez soin de notre*

enfant », Après la guerre le *Fond Alexandrer Berkman* et d'autres organisations anarchistes portèrent assistance à leur fille Michèle.

Sources : *Notice de Kiril Limanov in Kate Sharpley Library*

Anita DAMONTI (1912 – 1960), anarchiste, partisane antifasciste, survivante d'Auschwitz

Anita DAMONTI est née à Brescia, Italie, en 1912. Fille d'Angelo Damonti, lui-même militant anarchiste, Anita Damonti participé pendant la guerre à la résistance dans les rangs des partisans anarchistes aux côtés de son père. Arrêtée par les Nazis, elle est déportée à Auschwitz mais réussit à survivre. Toutefois, elle décèdera à Milan en 1960 des suites de maladies contractée en déportation.

Sources : *Franco Bertolucci, « Gli anarchici italiani deportati in Germania durante il secondo conflitto mondiale », dans Revista Anarchica, n°415, avril 2017 //*

Moïse RODINSON (? – 1943), anarchiste, assassiné par les Nazis à Auschwitz

Moïse Rodinson était un proche de Rudolf Rocker, un des fondateurs de l'AIT à Berlin en 1922. Il était membre du groupe anarchiste juif de Paris dans les années 1930. Pendant l'occupation Nazi de la France, il fut arrêté et déporté à Auschwitz où il est mort en 1943.

Gilberte de PUYTORAC alias « DAVAS » (1919 – 1999), anarchiste, cachait des juifs persécutés par les Nazis.

Gilberte de Puytorac – pseudo Davas - est née en 1919 à Paris. Elle militait dans les années 1930 à la *Fédération des Jeunesses Anarchistes* qui publiaient le journal *Le Révolté*. Pendant l'occupation elle participa en 1941 à la fondation d'une coopérative de jouets en bois, sans statut légal, qui permit jusqu'à l'été 1943 de fournir un travail à quelques compagnons anarchistes juifs et/ou étrangers en situation irrégulière. Elle cacha également à son domicile la compagne et la fille du compagnon Moïse Lichtsztejn (lui-même un ami de Nestor Makhno), évadées en juillet 1942 du Vel d'Hiv et qui, suite à une dénonciation, furent ensuite déportées à Auschwitz. Gilberte de Puytorac est décédée en 1999.

Sources : *J. M. Izrine « Les libertaires du yiddishland... » // Entre nous, n°30, mars 2000 (Témoignage de Roger Bossière)*

Sarah Lichtsztejn-Montard, fille de militants anarchistes, évadée de la rafle du Vel d'Hiv, rescapée d'Auschwitz, témoin de l'Holocauste



Sarah Lichtsztejn est née le 16 mars 1928 dans la ville libre de Dantzig et déclarée polonaise. Ses parents, Moïse (Moyshé-Kaïm) et Maria (Marjem), née Korenbaum, se sont mariés en 1927. Ils sont laïcs et anarchistes. Le père est journaliste, la mère couturière. Leur appartenance aux milieux anarchistes et leur judaïté rendaient leur vie difficile en Pologne³.

Dans un témoignage enregistré, Sarah explique : *« Mes parents ont quitté la Pologne car les conditions économiques étaient terribles, mon père n'avait pas beaucoup de travail. Et puis aussi à cause des pogroms, de l'antisémitisme. Pour mon père, la France c'était la Patrie des Droits de l'Homme et de la Révolution. Il fallait donc aller en France. La guerre d'Espagne [et la révolution espagnole de 1936] justement, qu'on voyait aux actualités [cinématographiques], m'avait tellement impressionnée. On voyait des enfants morts et les bombes qui tombaient. Ça me hantait »*

En France, la famille Lichtsztejn vit de façon très modeste grâce aux travaux de couture de Maria Lichtsztejn.

En octobre 1930, la famille est à Paris à Belleville qui est pour Sarah un moment heureux de souvenirs enfantins : *« Le long de la rue de Belleville stationnaient les voiturettes des marchandes des quatre saisons remplis de fruits et légumes de toutes les couleurs répandant leurs odeurs de vergers et de potagers. Les marchandes s'égosillaient à qui crierait le plus fort pour vanter sa marchandise. Dans notre rue Piat passaient régulièrement des artisans ou des vendeurs ambulants, chacun scandant sa mélodie particulière : "Vitrier ! Vitrier !", "Du mouron pour les p'tits oiseaux ! Mouron pour les p'tits oiseaux !", "Marchand d'habits, chiffons ! Ferraille à vendre !", "Le rémouleur ! Couteaux, ciseaux !" Venaient également dans notre cour des chanteurs des rues. Nous leur jetions des sous enveloppés dans du papier journal et moi, je visais toujours leurs têtes pour voir ce que cela donnerait. Je n'étais pas la seule à faire ce genre de bêtises ! [...] Mais nos yeux d'enfants étaient surtout fascinés par l'homme-orchestre qui arpentait les rues, s'arrêtant de temps en temps pour mettre en route tous ses instruments à la fois : des cymbales entre les*

³ Paris sous l'occupation, <https://pennds.org/melanieperon/exhibits/show/vha/sarah-montard--n--e-lichtsztejn>

genoux, une grosse timbale dans le dos sur laquelle venait taper un gong, sur la tête un tambourin tintinnabulant, un harmonica à la bouche, un bandonéon entre les mains. Il circulait très peu de voitures à moteur dans les rues, aussi nous pouvions jouer sur les trottoirs, les filles à la marelle et à la balle, les garçons aux billes. Avec une planche et quatre petites roues à roulements à billes, les garçons se fabriquaient une espèce de chariot sur lequel, couchés à plat ventre, ils dévalaient les bordures de l'escalier de la rue Vilin et toutes les rues en pente. Malgré la pauvreté, la vie était très gaie dans ce quartier. »

A la veille de la guerre, la famille s'installe au 306, rue des Pyrénées. Le logement de deux pièces en rez-de-chaussée est modeste. L'atelier de couture est dans la chambre parentale. Les parents se lavent aux bains-douches municipaux situés au 296 de la même rue. Sarah fréquente l'école communale de la rue Olivier-Métra avant de passer son examen d'entrée en 6ème et d'être acceptée au Lycée de Jeunes Filles du Cours de Vincennes (aujourd'hui Lycée Hélène-Boucher). L'établissement, flambant neuf, fascine la jeune fille qui doit y commencer sa scolarité en octobre 1939. Durant l'été 1939, Sarah et ses parents partent pour la première fois en vacances ensemble. Ils font du camping dans un petit village près de Pithiviers...

Au retour des vacances, Moïse est mobilisé dans l'armée polonaise stationnée dans les Deux-Sèvres. Sarah est évacuée à Mers-les-Bains par la mairie de Paris. Elle fera sa rentrée au lycée en novembre.

En janvier 1940, en compagnie de ses cousins, elle est envoyée à Boulouris-sur-Mer où elle est accueillie à la Feuilleraie, établissement géré par l' *Œuvre de secours aux enfants*, une association humanitaire qui vient au secours des enfants juifs persécutés. Marjem vient la rechercher en septembre 1940.

Le 27 septembre 1940, le *Militärbefehlshaber* (commandement militaire nazi) publie la première ordonnance enjoignant impérativement aux Juifs de la zone Nord (français ou étrangers) de se faire recenser avant le 20 octobre. Le premier statut des Juifs est établi par le gouvernement de Vichy le 1er octobre 1940. Il exclut les Juifs de tous les postes de la fonction publique, de la presse et du cinéma, prévoit leur exclusion des professions libérales et proclame la notion de race juive, alors que l'ordonnance allemande du 27 septembre ne fait référence qu'à la religion juive. Selon ce statut, « est regardée comme Juif toute personne issue de trois grands-parents de race juive ou de deux grands-parents de la même race, si son conjoint est lui-même juif. » Les 2 et 3 octobre également, la préfecture de police communique, par voie de presse et d'affiches sur les murs que « « La déclaration prescrite par ordonnance du chef de l'administration militaire en France concernant les Juifs sera reçue, à Paris et dans le département de la Seine, par les commissaires de police. Les ressortissants juifs devront, en conséquence, se présenter dans les commissariats des quartiers ou circonscriptions de leur domicile, munis de pièces d'identité. » Moïse obéit à l'ordre de recensement des Juifs. Lui et Marjem reçoivent

le tampon rouge "Juif" sur leurs papiers d'identité. Ils ne déclarent pas leur fille. Moïse ne répond néanmoins pas à la convocation du billet vert en mai 1941. Le 23 juillet 1941, juif étranger et anarchiste, son père est arrêté à Paris et interné au camp de Pithiviers dans le Loiret, d'où il réussit à s'évader début septembre 1941. Il entre alors dans la clandestinité.

« Quand mon père a été arrêté [en enfermé au Camp de Pithiviers], il ne pouvait pas rester là-bas. Il nous a écrit, en yiddish d'ailleurs, des lettres clandestines, parce que de Pithiviers ils avaient le droit d'écrire une lettre par semaine mais en français, sur une espèce de carte prévue pour cela. [L'administration du camp] avait demandée des jardiniers – qui était jardinier ? Alors il a levé la main – alors qu'il n'avait jamais touché une pelle de sa vie – et il est parti faire le jardinier pendant quelques jours. Il a repéré les lieux et le troisième ou quatrième jour, cela n'a pas duré longtemps, il s'est caché derrière des buissons. Il a laissé rentrer les autres au camp et lui il est parti. Il est rentré dans la clandestinité, après cela il s'est caché il avait des faux papiers. Il était devenu alsacien, à cause de son accent yiddish ». Il se cache loin de son domicile qu'il rejoint en secret. Il emmène parfois sa fille pour des sorties aux apparences insouciantes à travers Paris.

A partir de ce moment-là, il vit au 19, passage d'Eupatoria, "dans un immeuble vétuste près de l'église Notre-Dame-de-la-Croix, dans le XX^{ème} arrondissement de Paris. Là se cachaient de nombreux Juifs, que jamais les concierges d'ont dénoncés.⁴ Muni de faux-papiers, il expose sa fille à la vie culturelle que Paris offre encore à cette époque. « Pendant presque deux ans, jusqu'à notre déportation, tu as bravé toutes les interdictions faites aux Juifs : aller au cinéma, sortir après 20 heures le soir. Tu disais que cela n'avait pas d'importance, puisque nous ne portions pas l'étoile et que nous avions de faux papiers. Tu agissais comme si tu voulais compenser le fait que tu ne pouvais pas me nourrir en m'ouvrant sur le monde intellectuel et artistique. Grâce à toi, j'ai pu entendre et voir, à la salle Pleyel, le trio Alfred Cortot, Jacques Thibaud et Jean-Pierre Fournier. (...) Tu m'emmenais également à la Grande Chaumière, rue Vavin. J'étais heureuse, j'aimais cette ambiance bohème. Après les séances, nous allions prendre un verre à la Rotonde ou au Dôme, tous ensembles, les peintres et les dessinateurs, et je pouvais donner libre cours à mes fantasmes, car je tombais amoureuse de l'un ou de l'autre (...) Il fallait bien sortir de temps en temps de cette chape de plomb où nous enfermaient les nazis, aidés du gouvernement de Vichy. Il fallait oublier la grisaille de ce temps de guerre.⁵ ».

La mère et la fille logent toujours dans l'appartement de la rue des Pyrénées. Sarah se rend au lycée par le bus 26. C'est dans ce bus qu'une passagère lui exprimera sa

⁴ Chassez les papillons noirs (2011), p 92

⁵ Ibid., p. 138-139

solidarité en mai 1942 lorsqu'elle doit porter l'étoile jaune pour la première fois.

Le 15 juillet 1942, Sarah célèbre la fin de l'année scolaire. Claudine W., une camarade de classe, la met en garde : un ami commissaire a prévenu sa famille qu'une rafle aura lieu le lendemain et les femmes, ainsi que les enfants, seront arrêtés. Sarah en informe sa mère qui hausse les épaules. Maria ne veut pas croire que la France puisse commettre un tel crime mais, pour rassurer sa fille, décide de faire le guet toute la nuit. A l'aube, alors qu'épuisée elle venait de s'assoupir sur sa chaise, des policiers français frappent à la porte. Par automatisme, Maria répond. À 14 ans, l'enfance de Sarah bascule.

« A 6 heures du matin, on a frappé à la porte, Maman a répondu « qu'est-ce que c'est ? » - « Police, ouvrez ! » Est entré un inspecteur de police en civil, avec l'imperméable et le chapeau. Il dit à ma mère « vous êtes bien Madame Lichtsztejn ? », il a une liste dans la main. Elle dit « oui ». « Et cette jeune fille, là ? » Ma mère répond « eh bien, c'est ma fille ». « Mais elle est pas sur ma liste ! » Et il rajoute mon nom sur la liste. Ma mère lui dit « pourquoi vous l'ajoutez si elle n'est pas sur votre liste, pourquoi voulez-vous l'ajouter, laissez-là, ce n'est qu'une enfant » « Non, non, non, elle est sur la liste, elle sera emmenée également ». Et ma mère le supplie presque à genoux, il lui dit « Madame, si vous faites du scandale, j'appelle Police-Secours » Et ce jour-là je dois dire que je n'ai vu aucun soldat allemand dehors. Tout a été fait par la police française ».

Amenées à pieds jusqu'au 297 rue des Pyrénées, au coin de la rue de Belleville, dans un garage où sont regroupées les personnes arrêtées, elles y restent 2 heures jusqu'à l'embarquement dans les autobus de ligne où elles sont entassées, sans connaître sa destination. *« On a traversé Paris. Je n'ai vu aucun soldat allemand dans les rues. »* Ces autobus déchargent leurs passagers rue Nélaton où se trouve à l'époque le stade du Vélodrome d'Hiver. Dans le Vélodrome, un gendarme explique à sa mère que les détenus vont être envoyés dans le Troisième Reich pour y travailler. Mais voyant aussi arriver des grabataires moribonds sur des brancards et des handicapés en chaise roulante, Maria Lichtsztejn comprend qu'on leur a menti et que leur destination sera plus grave. Armée d'une volonté de fer et d'une présence d'esprit à toute épreuve, Maria encourage sa fille à profiter de la foule de plus en plus dense pour s'échapper et rejoindre une adresse chez des amis sûrs. Après plusieurs tentatives, Sarah réussit à franchir les barrages en trompant la vigilance des policiers français qui bouclaient le quartier autour du Vélodrome. Elle se dirige vers la Station de métro la plus proche, Grenelle (aujourd'hui Bir-Hakeim), puis descend à la station Glacière, où elle retrouve sa mère qui avait réussie à s'échapper quelques minutes après elle. Elles entrent à leur tour dans la clandestinité. Elles sont notamment cachées par un sculpteur espagnol et par Gilberte de Puytorac (Davas), une militante de la *Fédération des Jeunesses Anarchistes*, boulevard Saint-Jacques. Elles vont se cacher dans l'Yonne, au sud de Paris, plusieurs mois, puis reviennent à Paris avec de faux papiers. Elles vivent 78, avenue de la République, au 4ème

étage, porte 6, munies de faux papiers. Sarah poursuit néanmoins sa scolarité sous une fausse identité au lycée de jeunes filles du cours de Vincennes à Paris. Maria Lichtsztejn tente de réinstaller la plus discrètement possible un atelier de couture dans la cour de l'immeuble.

Mais, le 24 mai 1944, à 7 heures du matin, deux inspecteurs en civil, tenant à la main une lettre de délation écrite par leurs voisins de paliers, viennent arrêter Sarah et sa mère. Les deux femmes partent escortées par les inspecteurs de police, depuis la station de Métro Parmentier, jusqu'au dépôt du palais de justice sur l'Île de la Cité. En chemin, avenue de la République, Marjem reconnaît son mari qui descend la rue sur le trottoir d'en face. Heureusement pour lui, il ne les voit pas et échappe à une nouvelle arrestation.

Conduites au dépôt du palais de Justice, elles sont internées le lendemain au camp de Drancy. Le 30 mai elles sont déportées pour Auschwitz dans le convoi 75 (contenant plus de 1 000 personnes). Le train arrive à Auschwitz-Birkenau le 2 juin, après un voyage dantesque.

À la suite du tri à l'arrivée effectuée par le Dr. Mengele, Sarah Lichtsztejn et sa mère échappent à la chambre à gaz et sont conduites dans un bâtiment où on leur appose un tatouage. Les deux déportées, qui font tout pour ne pas être séparées, sont affectées dans les *Kommandos* extérieurs dans lesquels elles effectuent d'exténuants travaux de terrassement d'une ligne de chemin de fer, dans des conditions terribles. Elle assiste à l'arrivée des Juifs du ghetto de Lodz et de Hongrois, tous gazés à leur arrivée.

Fin octobre 1944, Sarah Lichtsztejn est séparée de sa mère. Elle est reconduite à Birkenau mais se retrouve sous la protection de prisonnières ukrainiennes et russes. Elle est affectée à la mise en place de canaux pour des travaux agricoles. Le 18 janvier 1945, le camp est évacué. Pendant la « marche de la mort » elle retrouve sa mère et elles arrivent ensemble au camp de Bergen-Belsen. Sarah va notamment croiser Anne Frank.

Les prisonnières parviennent à la suite de cette marche au camp de Bergen-Belsen. Elle survit au typhus qu'elle attrape le jour de ses 17 ans, en mars 1945. Le 15 avril 1945, les forces anglaises libèrent le camp. Maria et Sarah Lichtsztejn sont évacuées. « *Je pesais 40 kilos, maman 35* », décrit la fille. Le 24 mai 1945, un an jour pour jour après leur arrestation, elles arrivent à Paris. De la gare, les déportés des camps sont transportés en autobus à l'hôtel Lutetia puis dispersés dans différents centres municipaux. La mère et la fille sont envoyés à la Mairie du 19^{ème} arrondissement, sans suivi psychologique aucun.

Néanmoins le retour est amer. Elles retrouvent Moïse qui avait pu se cacher⁶. Toutefois Maria refuse de retourner vivre avec son mari. Elle lui laisse l'appartement de l'avenue de la République et ses amis lui trouve un logement : « (...) un petit deux-pièces minable près du métro Goncourt, dans le XIème arrondissement, mais pour nous c'était encore du luxe. Ma mère était trop faible pour travailler et nous vivions de la charité d'organismes juifs qui nous donnaient des vêtements, et du peu d'argent que nous avait octroyé l'Etat. La famille nous aidait également. Nous, les rescapés, avons été très choqués d'apprendre que la préfecture de police de Paris avait reçu la Fourragère de l'Ordre de la Libération. En somme, les policiers qui nous avaient arrêtés étaient récompensés. Déçus également, nous l'étions par la discrimination dont faisait preuve à notre égard le gouvernement. Les cartes que l'on nous avait attribuées portaient la mention "Déportés raciaux" et la pension assortie plus tard était bien plus faible que celle des "Déportés politiques". Il a fallu se battre longtemps pour obtenir la parité. Le sentiment d'une trahison de la France, que nous avions éprouvé au retour, continuait à se faire sentir. »⁷



Sarah retourne au lycée en tant que boursière mais elle ne peut redevenir celle qu'elle était avant sa déportation. Elle écrit dans une dissertation : « *Au camp, nous avions de l'espoir, l'espoir d'être libérées et de revivre, mais maintenant, je vois que la vie n'apporte rien du tout et l'espoir n'est plus là.* »

Sara travaille dans un premier temps comme marionnettiste pour le théâtre de marionnettes en yiddish *Hakl-Bakl* de Simche Schwarz. Puis elle intègre l'agence Reuters entre 1952 et 1956 et enfin dirige le secrétariat d'un laboratoire de recherche fondamentale du Muséum d'histoire naturelle. Elle reprend des études et passe son bac. En 1947, elle rencontre Philippe Montard issu d'une famille catholique royaliste. Malgré l'incompréhension parentale des deux côtés, les deux jeunes gens se marient en 1952. Ils ont deux enfants : Claire et Laurent. Claire est le prénom d'une camarade de Sarah morte en déportation. « *De la déportation, elle ne parlait jamais* », témoigne sa fille.

Pourtant, de cette vie après les camps, elle a dit : « *On fait semblant d'être normaux, mais on ne l'est pas, même soixante-dix ans après. Toute notre vie se déroule en confrontation avec celle des camps. Nous ne sommes jamais sortis des camps.* » Elle adhère dès 1946 à l'*Amicale d'Auschwitz* et en 1979 à l'*association des Fils et Filles de déportés juifs de France*, assistant aux côtés de Serge Klarsfeld

⁶ Après la guerre Moïse fut membre du groupe anarchiste juif de Paris et fut dans les années 1950 le responsable de la revue culturelle mensuelle yiddish libertaire *L'Homme libre* (Paris). Il s'éteint en 1969.

⁷ Chassez les papillons noirs (2011), pp. 278-9.

au procès de Cologne en 1980.

A la fin de sa vie, sa mère Maria est atteinte d'Alzheimer : alors que sa mémoire s'efface inéluctablement, elle revit tous les jours le cauchemar des camps. Maria s'éteint en 1983. Cette année-là, Sarah s'est donné le droit et le devoir de témoigner de ce qu'elles avaient vécu, notamment des collégiens et lycéens et ce jusque sa mort. Sarah Montard publie en 2011 son témoignage aux éditions *Le Manuscrit* dans la collection *Témoignages de la Shoah*, avec le soutien de la *Fondation pour la Mémoire de la Shoah* : « *Chassez les papillons noirs. Récit d'une survivante des camps de la mort nazis.* ». Le titre est en référence au refrain d'une chanson d'Edith Piaf, que chantaient Sarah et ses camarades dans le camp de Birkenau : « *Tant qu'y'a d'la vie, y'a d'l'espoir, Vos désirs, vos rêves, Seront exaucés un soir Avant que votre vie s'achève. Le bonheur viendra vous voir, Il faut l'attendre sans trêve, Chassez les papillons noirs, Tant qu'y'a d'la vie, y'a d'l'espoir.* »

Elle témoignera de nouveau en 2015 dans un autre ouvrage écrit avec cinq autres rescapées, « *Les Traces de l'enfer. Survivre pour raconter, raconter pour ne pas oublier* », aux éditions Larousse. Sarah s'éteint à son tour à 93 ans, le 21 février 2022, au Tremblay-sur-Mauldre, dans les Yvelines.

Natale PASSERI (1898 – 1944), paysan anarchiste puis communiste, italien natularisé puis déchu de sa nationalité française par Vichy, assassiné par les Nazis à Auschwitz

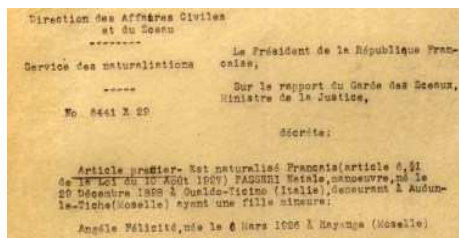


Natale Passeri est né le 29 décembre 1898 à Gualdo Tadino (Italie). Il est le fils de Carolina Benetti et de Luigi Passeri, ouvrier agricole, son époux.

Après l'entrée en guerre de l'Italie en 1915 pendant le Premier Conflit Mondial, il est mobilisé dans l'infanterie Italienne dès qu'il a l'âge d'être incorporé, entre 1916 et 1920.

Il arrive en France le 10 décembre 1921, où il habite à Audun-le-Tiche (Moselle) domicilié au 19 rue de la République. Selon les renseignements généraux, il y demeure jusqu'au 1er août 1928. Selon le dictionnaire des militants anarchistes il est « paysan, sans doute d'origine juive ».

Il habite successivement à Fontoy et Audun-le-Tiche. Le 24 mars 1923 à Hayange, il épouse Magdalena Gustineani, née le 19 septembre 1901 à Nocera Umbra (Italie).



Copie du décret de naturalisation de Natale Passeri

Natale obtient la nationalité française par le décret collectif du 12 mars 1929, la famille étant domicilié alors à Audun-le-Tiche. Le couple a quatre enfants. Angèle-Félicité - née le 6 mars 1926 - et Aldina (née le 6 janvier 1929 à Audun -, toutes deux également naturalisée le 12 mars 1929 par le décret collectif ; Gustave, né le 5 septembre 1930 à Jarny ; Flavia née le 17 janvier 1931 à Fontoy

Natale Passeri a été embauché comme manoeuvre, puis il devient chef d'équipe chez « Marine », complexe sidérurgique (Compagnie des forges et aciéries de la Marine et d'Homécourt) avant les grèves de 1936, auxquelles il participe. La famille Passeri habite alors au 5, rue Mirabeau à Homécourt (Meurthe-et-Moselle).

Après les grèves de Juin 1936, Natale Passeri adhère à la CGT. Il finira par adhérer tardivement au Parti communiste Français, « *durant les quatre mois qui précèdent la déclaration de guerre* » selon la Préfecture de Meurthe et Moselle, qui précisera dans un courrier au Garde des Sceaux en vue du retrait de sa nationalité française : « *membre de la CGT, de l'Union populaire Italienne et des combattants républicains* ».

A la déclaration de guerre il est mobilisé comme « affecté spécial » en tant que « chargeur » aux usines De Wendel. Lors de l'occupation Nazi, la Meurthe-et-Moselle se trouve dans la « zone interdite » allant des Ardennes à la Franche-Comté, délimitées par la « ligne noire » ou « ligne du Führer ». Ces territoires devenus « zones réservées » étaient destinés à devenir des zones de peuplement allemand (Hitler souhaitant la constitution d'un « pays thiois » germanisé jouant le rôle de zone-tampon à l'ouest de l'Allemagne). Après l'invasion de l'URSS par les armées Nazies le 22 juin 1941 (opération Barbarossa), le Parti Communiste –jusque-là passif en respect du traité de non-agression Nazi-Soviétique du 23 août 1939 - passe dans la Résistance.

Le 15 juillet 1941, Natale Passeri – qui a été fiché par le police française comme « communiste » - est interné pendant quinze jours à la Maison d'arrêt de Briey à la suite d'une distribution de tracts par des communistes et d'une spectaculaire action la nuit du 13 au 14 juillet 1941 (un drapeau tricolore de 4 mètres sur 4 est fixé sur un pylône installé non loin du viaduc traversant Auboué, à deux kilomètres d'Homécourt, ainsi que des inscriptions hostiles à Vichy et à l'Allemagne



Suite à cette arrestation, le Préfet de Meurthe-et-Moselle propose sa déchéance de la nationalité française. Le dossier transmis par le Préfet le 2 novembre 1941 au Garde des sceaux est bien mince : « Il assistait aux réunions et aux cortèges extrémistes, sans toutefois y jouer un rôle important. Depuis septembre 1939, il n'a pas attiré l'attention des autorités de police au point de vue politique. Il a toutefois été interné administratif le 15 juillet dernier à la suite d'une distribution de tracts communistes dans la commune. (...) J'estime

en raison de ses antécédents au point de vue politique et de son assimilation insuffisante, qu'il y a lieu de lui retirer la nationalité française en application des dispositions de la Loi du 22 juillet 1940. Cette nationalité pourrait être conservée à sa femme et à ses enfants ». Dans son rapport, la commission qui statue au cours de la séance n° 485 du 21 novembre 1941 soit moins de trois semaines après avoir reçu la demande du Préfet - note en face de son nom « communiste », ce qui est synonyme de condamnation. La commission de retrait ne fait pas le détail : outre Natale Passeri, sa femme et ses quatre enfants sont également proposés à la dénaturalisation. La nationalité française leur est retirée collectivement à toute la famille par le Décret du 3 août 1942, publié au Journal officiel du 18 août 1942



Entretemps un évènement a secoué le bassin minier : le sabotage du transformateur d'Auboué le 4 février 1942, prive d'électricité pendant plusieurs jours la ville d'Auboué mais surtout les 17 mines de fer du bassin de Briey et les usines sidérurgiques, entraînant la rage des Nazis⁸. Hitler ordonne que 20 otages soient fusillés. Otto von Stülpnagel reporte d'un mois leur exécution, le temps de retrouver les vrais responsables. Les arrestations commencent dès le lendemain du

sabotage : par vagues successives, du 5 au 7 février, puis entre le 20 et le 22, et au début de mars. Elles touchent principalement des mineurs et des ouvriers de la métallurgie, essentiellement des militants déjà connus et fichés. Beaucoup d'entre eux sont d'origine italienne. A la suite des interventions de l'ambassadeur d'Italie, du gouvernement français et de Speer, ministre allemand de l'Armement qui redoute les conséquences prévisibles des exécutions d'otages sur la production du

⁸ <https://deportes-politiques-auschwitz.fr/2010/05/le-sabotage-du-transformateur/>

bassin minier de Briey, Hitler accepte le 2 avril 1942, de renoncer aux fusillades. Mais les arrêtés seront déportés.

Natale Passeri est arrêté par la police française et est remis aux autorités allemandes à leur demande. Celles-ci l'internent au camp allemand de Royallieu (Frontstalag 122) à Compiègne en vue de sa déportation comme otage. Le 6 juillet 1942, à six heures du matin, il est conduit sous escorte Nazi à la gare de Compiègne avec les autres 1175 déportés à destination d'Auschwitz. Ils sont entassés dans les wagons de marchandises qui forment son convoi. Le train s'ébranle à 9 heures trente.

Sur les 1175 otages partis de Compiègne le 6 juillet 1942, 1170 sont présents à l'arrivée du train en gare d'Auschwitz le 8 juillet 1942. Ces derniers sont enregistrés et photographiés au Stammlager d'Auschwitz (camp souche ou camp principal, dénommé en 1943 Auschwitz-I) entre les numéros « 45157 » et « 46326 », d'où le nom de « convoi des 45000 », sous lequel les déportés du camp désignaient ce convoi. Il est enregistré à son arrivée à Auschwitz le 8 juillet 1942 sous le numéro « 45.950 ». Ce matricule – qu'il doit apprendre à dire en allemand et en polonais à toute demande des Kapos et des SS – sera désormais sa seule identité.

Le premier jour à Auschwitz : Tonte, désinfection, paquetage, « visite médicale ». Après l'enregistrement, il passe la nuit au Block 13 (les 1170 déportés du convoi y sont entassés dans deux pièces). Le 9 juillet tous sont conduits à pied au camp annexe de Birkenau (Brzezinka), situé à 4 km du camp principal. Le 13 juillet il est interrogé sur sa profession. Les spécialistes dont les SS ont besoin pour leurs ateliers sont sélectionnés et vont retourner à Auschwitz I (approximativement la moitié du convoi). Les autres, restent à Birkenau, employés au terrassement et à la construction des Blocks.

Natale Passeri meurt à Auschwitz le 18 septembre 1942, d'après les registres du camp, probablement après avoir été pris dans une « sélection pour la chambre à gaz ». Jacques Jung, seul rescapé du convoi habitant Homécourt, a témoigné de sa mort.

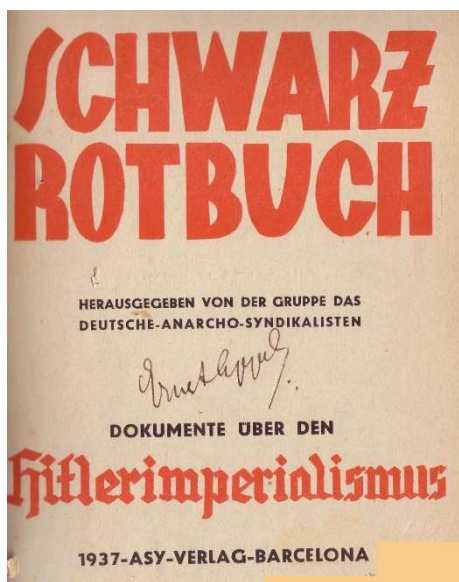
Sources : Franco Bertolucci, « Gli anarchici italiani deportati in Germania durante il secondo conflitto mondiale », dans Revista Anarchica, n°415, avril 2017 // Valeria Morelli « I deportati italiani nei campi di sterminio... », Claudine Cardon-Hamet, « Triangles rouges à Auschwitz, le convoi du 6 juillet 1942 » Editions Autrement, 2005 et le site <https://deportes-politiques-auschwitz.fr>

Martha WÜSTERMANN LEWIN (1907 – 1992), anarchiste, allemande anti-nazi, exilée en Espagne révolutionnaire, résistante, militante anti-apartheid

Martha Wüstemann est née le 12 avril 1907 en Allemagne. C'est aux *Jeunesses Anarchistes* de Leipzig que Martha avait rencontré son compagnon Arthur Lewin, avec lequel elle eut en 1928 une fille, Vera. A partir de février 1929 la famille s'installe à Düsseldorf, où Martha et Arthur Lewin créent, avec Paul et Gees Helber, une imprimerie qui réalisait entre autre les documents de la section allemande de l'Association Internationale des Travailleurs, la FAUD. En 1932, Martha et Arthur divorcèrent officiellement afin de soulager Martha et sa fille, dans un contexte de montée de l'antisémitisme et en prévision des persécutions contre les Juifs si jamais les Nazis arrivaient au pouvoir. Lewin quitta effectivement l'Allemagne en 1933 pour se mettre à l'abri et se rendit en Espagne ; Martha le suivit avec l'enfant un an plus tard.

Elle ne put obtenir de permis de travail et fut obligée pour gagner sa vie de laver le linge de familles judéo-allemandes. Grâce à une camarade espagnole, domestique dans une riche famille espagnole, elle put également lui servir d'adjointe pendant quelques temps. Elle noua rapidement des contacts avec le syndicat anarchiste, la CNT-AIT et les *Jeunesses libertaires* (FIJL) du quartier de Las Corts et fut membre des *Groupes anarchosindicalistes allemands en exil*, DAS (*Deutsche Anarchosyndikalisten*).

Le DAS avait succédé à la FAUD, que les Nazis avaient dissous dès mars 1933 – soit deux mois après l'arrivée d'Hitler au pouvoir. Tout en essayant de maintenir une activité clandestine en Allemagne, la plupart des militants actifs avaient émigrés et créés des groupes en Suède, en France, aux Pays-Bas et surtout en Espagne. Après le déclenchement de la révolution en juillet 1936, le DAS s'impliqua immédiatement activement dans les événements de Barcelone. (Martha : « *Nous n'avons pas dormi pendant les deux premières nuits.* ») La tâche du DAS était de contrôler les activités nazies des Allemands présents à Barcelone et de contrôler l'afflux de volontaires étrangers. Cela s'est fait en étroite collaboration avec la CNT-AIT espagnole, qui exerçait le contrôle des frontières avec la France, ainsi que le contrôle portuaire à Barcelone. D'ailleurs, au grand dam du Parti Communiste espagnol, qui n'a donc pas permis aux Brigadistes Internationaux de débarquer à Barcelone et qui n'y a pas déchargé d'armes soviétiques. Le groupe DAS a ainsi assumé une responsabilité et exercé une influence politique qui dépassait de loin sa force numérique que l'on estime à 45 adhérentes et adhérents, ainsi qu'un cercle de 50 à 80 sympathisantes et sympathisants.



Schwarz-Rot-Buch : Le livre noir et rouge, documents sur l'impérialisme Hitlérien, édité par le Groupe DAS en Catalogne révolutionnaire

Dès le début de la révolution, Martha assumait la responsabilité de la librairie du DAS à Barcelone. Elle utilisait parfois le pseudonyme Julia Alino. La librairie collectivisée appelée *Nueva Cultura* était située 72 Rambla de Catalunya dans un local confisqué à des nazis allemands installés à Barcelone. La librairie diffusait notamment le journal du DAS, *Die soziale Revolution* (*La révolution sociale*), ainsi que le « Livre rouge et noir de l'impérialisme hitlérien » (*Schwarzrot*) qui – publiant les documents secrets découverts lors de la neutralisation de l'appareil nazi à Barcelone (la section du Parti Nazi NSDAP, du Front du Travail allemand, de la Gestapo) ainsi que de perquisitions et expropriations dans les appartements de sympathisants et militants nazis allemands, de bâtiments culturels ainsi que du Consulat allemand de Barcelone Espagne - révélait

l'infiltration des milieux politiques et économiques espagnols, ainsi que le travail d'influence et de propagande nazie en Espagne. Ce livre était distribué clandestinement en Allemagne et aussi dans les pays de langue germanique (Suisse notamment) par les militants anarchistes, de façon à contrecarrer la propagande nazie. Ce document eut une importance réelle et pratique dans le contexte de l'époque car il contribua à révéler la dimension internationale des organisations du parti nazi à l'étranger. Les militantes et militants du DAS ont saisi des documents qui prouvaient que le NSDAP en Espagne avait surveillé et intimidé les opposants et opposants au régime nazi et influencé la politique intérieure de l'Espagne, mettant en évidence des accointances politiques entre la Generalitat de Catalogne ou même le Comité central des milices antifascistes et l'appareil nazi à Barcelone.

Après les Journées de Mai 1937 à Barcelone, au cours desquelles il y eut un affrontement entre communistes et policiers d'un côté et anarchistes et POUMistes (opposants marxistes non staliniens) de l'autre, presque tous les anarchistes étrangers furent arrêtés. Ils sont devenus les premières victimes anarchistes d'une situation politique dans laquelle la CNT espagnole avait perdu son influence politique mais était encore trop importante pour être directement liquidée par le Parti Communiste. Martha fut arrêtée dans la librairie et a pu envoyer son enfant chez des amis avec une lettre et un ticket de bus.

Le premier arrêt des anarchistes raflés fut la prison secrète communiste (*cheka*) de la célèbre *Puerta del Angel*, dont l'ancienne cave à vin servait de chambre de torture. Ironiquement, lorsqu'ils furent amenés, un milicien de la CNT montait la garde devant la maison, pensant qu'il gardait des « fascistes ». Entre-temps, tout ce qui se trouvait dans son appartement a été confisqué. Lorsque cette prison est devenue trop « chaude » pour la Tcheka communiste et que ces derniers ont craint une opération de la FAI anarchiste pour libérer les prisonniers, les communistes décidèrent de relocaliser les détenus. Pendant le transfert, les femmes dans le fourgon qui les emmenaient se mirent à crier comme si elles étaient sur la voie publique, ce qui força les geôliers communistes à les transférer non dans une prison secrète mais dans une prison officielle pour femmes, dont le directeur était - à ce moment-là, étonnamment - membre du POUM.

Peu de temps après une intervention d'Emma Goldman auprès des autorités républicains espagnoles en faveur de Katja Landau qui avait été arrêtée en même temps que son mari, le trotskiste autrichien Kurt Landau⁹), par laquelle Katja Landau avait attiré l'attention sur Martha, celle-ci fut libérée. Cependant, ses papiers avaient été confisqués par la Tcheka, et à partir de ce moment-là, elle dû vivre illégalement en Espagne. Ce qui lui causa des problèmes lorsque fuyant l'arrivée des troupes franquistes, elle atteignit la frontière française sans papiers. Elle causa un scandale à la frontière et fut remise à la Commission internationale pour les réfugiés au lieu – comme c'était l'habitude pour les « sans papier » – d'être renvoyée en Espagne.

À partir de 1938, Martha vécut à Paris et participait aux activités du groupe DAS, dans une atmosphère pesante de démoralisation extrême après la défaite en Espagne. Le DAS organisait comme il pouvait le soutien à ses membres et aussi compagnons internés dans les camps en France, recevant de la solidarité d'organisations sœurs à l'étranger. Martha commença à travailler comme couturière, rejoignant une petite coopérative montée par des anarchistes de Bulgares exilés et qui s'étaient organisés comme tailleurs.

Après la défaite de la France, elle parvint à confier sa fille à un internat catholique, où elle se cachera sous un faux nom pendant toute la durée de la guerre ; puis elle s'enfuit de Paris le 12 juin 1940 via Limoges et Toulouse jusqu'au village de Grenade en Haute Garonne, un voyage de sept mois à pied. Arthur Lewin quant

⁹ Alors qu'il était hébergé par la CNT-AIT suite aux événements de mai, selon George Orwell, « Kurt Landau [...] et sa femme [...] furent arrêtés vers le 17 juin et immédiatement Landau "disparut". Cinq mois plus tard sa femme était toujours en prison, n'avait pas été jugée et n'avait aucune nouvelle de son mari. Elle annonça son intention de faire la grève de la faim ; le ministre de la Justice lui fit alors savoir que son mari était mort. Peu de temps après elle fut relâchée, mais pour être presque immédiatement ré-arrêtée et à nouveau jetée en prison ».

à lui sera déporté à Auschwitz.

A Grenade, les autorités de Vichy la placent en résidence surveillée. Elle vécut ici du 13 janvier 1941 au 9 décembre 1944, fut au contact de la Résistance, se cachant dans les forêts, participant à l'organisation d'actes de sabotage et en même temps constamment en fuite. En novembre 1942, les troupes allemandes occupent le sud de la France. Martha vit dans une pièce et demie, sans couvertures ni chauffage dans une maison vide. A côté d'elle un Espagnol et deux Juifs. Un gendarme alsacien les dénonce à la Gestapo. «Ils ont essayé de m'attraper vers 16 heures du soir. Je n'ai pas ouvert la porte, et lorsque ma porte a été presque complètement brisée par des coups de pied, mon voisin espagnol est intervenu courageusement et leur a assuré que je n'étais pas dans l'appartement depuis des jours, ce qui m'a sauvé la vie. (D'ailleurs, cet espagnol a été abattu en ville par les Allemands peu avant la fin de la guerre.) Ils sont venus une deuxième fois dans la journée, mais j'étais alors dans la rue et j'ai pu m'enfuir à temps. À partir de ce moment-là, je dormais principalement dans le grenier, caché sous la paille... »

Le 18 mars 1943, elle s'effondre et est secrètement emmenée par des Français résistants à l'hôpital gardé par les SS à Toulouse et y est opérée. Après sa convalescence, après deux mois, elle se faufile devant les SS et s'enfuit vers Grenade. En mai 1944, le processus se répète. Les médecins français partisans de la Résistance veillent à ce que Marthe n'attire pas l'attention. Après un séjour de trois semaines à l'hôpital, elle parvient à nouveau à s'enfuir à Grenade. De là, elle s'enfuit à Moissac (Tarn), où elle se cache dans une maison abandonnée jusqu'à la fin de la guerre.



A la Libération elle retrouva à Paris son compagnon de retour de déportation, et tous les deux militèrent dans le mouvement libertaire français. Très rapidement le couple se sépara et Martha, en 1954, émigra avec sa fille en Afrique du Sud, où elle reprit son activité de couturière. Elle reprit aussi le militantisme, participant très activement à la lutte contre l'apartheid, tant et si bien, que pour échapper à la répression, elle dut revenir en Allemagne en 1964 et s'installa à Munich.

Martha Lewin est décédée à Munich en 1992.

Sources : D. Nelles, H. Pietrowski, U. Linse & C. Garcia « Antifascistas alemanes en Barcelona... » // Wolfgang Haug, Schwarzer Faden, Heft 4 (1992)

Arthur LEWIN, (1907 – 1976), espérantiste, anarchiste, allemand anti-nazi, exilé en Espagne révolutionnaire, survivant d'Auschwitz



Arthur Lewin en 1933

Arthur Lewin, qui était d'origine juive, militait aux *Jeunesses anarchistes* de Leipzig. C'est dans ce groupe qu'il fit connaissance de sa future femme Martha. Fervent espérantiste il fut délégué au congrès mondial espérantiste qui se tint à Leningrad en 1925. En 1929, après la naissance de leur fille Vera l'année précédente, il s'installa à Düsseldorf avec Martha. Là, ils créèrent une petite imprimerie avec les compagnons Paul et Gees Helberg, et qui travaillait imprimait entre autre pour la section allemande de l'Association Internationale des Travailleurs, la FAUD. Lewin était membre du conseil d'administration de la Bourse du travail de la ville.

Début 1933, devant la montée du nazisme, il émigra à Barcelone où il sera rejoint l'année suivante par sa compagne et leur fille. Grâce à l'espéranto il établissait très vite le contact avec le syndicat anarchiste CNT-AIT et après avoir obtenu un permis de travail commençait à travailler comme graphiste publicitaire pour des entreprises. Puis il alla à Madrid pour y travailler pendant 6 mois environ comme représentant. Ayant appris l'espagnol il s'intégra très vite aux activités de la CNT-AIT et des *Jeunesses libertaires* (FIJL) du quartier de Las Corts et le couple participa activement aux activités et aux sorties champêtres organisées par la FIJL.

Dès le début de la guerre civile, Arthur qui était membre des *Groupes anarchosyndicalistes allemands en exil* DAS, participa aux patrouilles de contrôle chargées notamment de la surveillance et des réquisitions de logements, locaux et entreprises appartenant à des nazis. Puis il fut avec Ernst Appel et Isak Aufseher l'un des représentants du DAS au *Comité international des émigrés antifascistes* (CIDEA) fondé en août 1936 à l'initiative du DAS. Le CIDEA, qui comprenait également deux représentants du Parti communiste allemand KPD et deux membres du parti marxiste non stalinien (mais pas trotskyste) POUM, réquisitionna notamment les locaux de l'ordre catholique allemand des Thérésiennes et le mit à la disposition des émigrés antifascistes. Puis, en avril 1937, il remplaça Elli Götze comme porte-parole du DAS après la révocation de ce dernier.

En juin 1937, après les affrontements de Mai avec les stalinien, il fut arrêté à la frontière espagnole alors qu'il revenait de Paris avec de l'argent du groupe DAS de Paris destiné aux émigrés antifascistes. Il fut emprisonné et accusé de « contrebande de devises », puis expulsé à l'automne vers la France. A cette même époque il fut proposé par le secrétariat du DAS à Stockholm comme délégué pour assister au congrès de l'AIT à Paris.

Pendant la Seconde Guerre mondiale et l'Occupation Arthur Lewin fut arrêté en France et déporté au camp d'extermination d'Auschwitz où il parvint à survivre. Au moment de l'arrivée de l'armée rouge au camp, il était quasi moribond. A la Libération il retourna à Paris où il retrouva Martha et tous deux militèrent dans le mouvement libertaire français, avant que le couple ne se sépare.

Arthur Lewin est décédé à Paris en 1976.

Sources : D. Nelles, H. Pietrowski, U. Linse & C. Garcia « Antifascistas alemanes en Barcelona... »

Salvatore GAGLIANI (1904 – 1990), anarchiste, ouvrier antifasciste, survivant d'Auschwitz

Le compagnon Salvatore Gugliano était né le 29 février 1904 à Portici, dans la métropole de Naples. Militant anarchiste ouvrier, sous le fascisme italien il avait été emprisonné à plusieurs reprises. Il fut déporté en 1944 (ou 1945) au camp d'extermination d'Auschwitz où il parvint à survivre jusqu'à la libération. A son retour de déportation il s'était installé à Carrare. En 1949, il avait aidé les compagnons Mancuso et Busico lors de leur attaque du consulat d'Espagne à Gênes.

En 1960 il regagnait Turin où il continua notamment au soutien financier du *Seme anarchico* dont il était l'un des diffuseurs. A la fin de sa vie il avait été soutenu par le compagnon Pino Caporale et sa famille. Salvatore Gagliani est décédé à Turin le 11 décembre 1990.

Sources : Umanità nova 27 janvier 1991



Valises ayant appartenu à des gens déportés au camp d'Auschwitz. Cette photo a été prise après la libération du camp par les forces soviétiques le 27 janvier 1945

Georges SIMON (? - 1944), anarchiste individualiste, assassiné par les Nazis à Auschwitz

Avocat au barreau de Reims, Georges Simon était membre avant-guerre du groupe d'anarchistes individualiste des « *Amis de Han Ryner* ». (Jacques Élie Henri Ambroise Ner, dit Han Ryner, né à Nemours le 7 décembre 1861 et mort à Paris le 6 janvier 1938, est un philosophe et journaliste français, anarchiste individualiste, pacifiste, anticlérical). Pendant la seconde guerre mondiale, il fut déporté avec sa mère au camp d'extermination d'Auschwitz où tous deux disparurent en 1944.

Morthel, Leiba OUPITER, alias “Léon OUTER” ou “Pierre FLORENTIN” (1903 – 1943), anarchiste, migrant clandestin en France, assassiné par les Nazis à Auschwitz

Marthel Oupiter était né le 20 juillet 1903 à Wolkovisky (Russie). D'origine juive, il avait émigré en France où il travaillait comme ouvrier imprimeur à l'imprimerie *La Fraternelle* de l'anarchiste Sébastien Faure. Demeurant 8 rue Rampal (19e arr.) avec Armand Grabit depuis 1919, il fut cette même année le fondateur et le secrétaire du groupe *Ni Dieu ni maître des Jeunesses anarchistes*. Début juin 1919, avec notamment Havane et Péache, il fit partie du noyau fondateur de la *Fédération des jeunesses anarchistes* qui, ultérieurement publia le journal *La Jeunesse anarchiste* (Paris, n°1 mars 1921). En janvier 1920, avec Péache, Havane et Léon Louis, il avait participé à la reconstitution du groupe libertaire par la chanson *La Gerbe* au local du 34 rue Henri Chevreau. Il collaborait sous le pseudonyme de Léon Outer au journal *Le Libertaire* où il fut l'auteur, selon la police, d'au moins 11 articles. Il utilisa également le pseudonyme de Pierre Florentin notamment à la rubrique "Tribune de jeunes". Il aurait été l'objet d'un avis d'expulsion en mars 1920, mais revint ou resta sans doute en France. Vers mars 1921 il avait été arrêté au Perthus dans les Pyrénées, en tentant de passer illégalement en Espagne et avait été poursuivi pour infraction à son arrêté d'expulsion. Il fut de nouveau arrêté en mars 1922 où il aurait utilisé le nom de Charles Bonvalet. En 1924, des listes de souscriptions en sa faveur apparaissaient dans le *Libertaire*. En juillet 1935 il avait bénéficié d'un sursis renouvelable à l'arrêté d'expulsion.

Pendant l'Occupation il fut interné semble-t-il à Drancy puis déporté (convoi n°63) au camp d'extermination d'Auschwitz où il fut gazé le 22 décembre 1943.

*Sources : APpo BA 1660, rapport de 1932 // CAC Fontainebleau 20010216/170//
// Le Petit Parisien, 17 mars 1921 // Paris Soir, 23 mars 1922*

LE COMBAT COMMUNS DES ANARCHISTES ESPAGNOLS ET DES JUIFS CONTRE LE NAZISME

FREIE ARBEITER STIMME», le doyen des journaux anarchistes du monde
Espoir CNT-AIT, 28 février 1971, numéro 474

FREIE ARBEITER STIMME a 80 ans. C'est le doyen des journaux anarchistes du monde. Des centaines de journaux sont nés et ont disparu pendant la longue période d'existence de ce vieux journal. Quelques-uns, comme « La Protesta », de Buenos Aires, ont tenu assez longtemps avec une parution régulière. De journaux quotidiens, ils sont devenus hebdomadaires pour finir comme mensuels. D'autres tels « Tierra et Libertad », depuis sa naissance à Barcelone, en sa publication journalière de Madrid 1902-1903 — jusqu'à la formule actuelle au Mexique, subsistent avec des éclipses et des destinations diverses depuis plus de 70 ans.

Aucun cependant n'a pu avoir la régularité exemplaire du *Freie Arbeiter Stimme*. Ce qui est le plus admirable, le plus extraordinaire, c'est que ce journal a été toujours animé, soutenu, diffusé parmi une communauté en exil.

Car les camarades juifs, en Amérique, constituent, depuis toujours, un groupe ethnique aussi distinct que celui que nous formons, nous, les exilés espagnols disséminés de par le monde. Car, même ayant adopté la citoyenneté américaine, l'unité de langage les a maintenus associés autour de ce que *Freie Arbeiter Stimme* représente dans l'histoire du mouvement anarchiste en Amérique.

Aucun racisme dans ce maintien d'une communauté ethnique. Les espagnols ont toujours été des internationalistes. Mais cet internationalisme qui apparaît à travers la longue existence du mouvement anarchiste espagnol, en France, au Mexique, au Venezuela, en Argentine, en Angleterre on en Belgique, il y a eu, il y a des communautés espagnoles qui survivent et entretiennent la vie d'une organisation, dont les racines sont en Espagne mais dont les branches fleurissent là où nous nous trouvons. Cela a pu donner l'exemple, aussi extraordinaire que celui des juifs de la Diaspora, d'une émigration politique qui soutient, depuis 1939, une organisation en exil et depuis 1944 des organes dans la presse : *CNT* devenu *ESPOIR*, hebdomadaire bilingue, à cause de la pression du franquisme, à Toulouse ; *Solidaridad Obrera*, devenue *Le Combat Syndicaliste* pour les mêmes raisons, à Paris. Avec déjà 25 ans d'existence en exil. Sans compter plusieurs revues : *Cénit*, *Umbral*, *Tierra y Libertad*, etc..

Freie Arbeiter Stimme est le plus frappant exemple de ce que peuvent la volonté

et la persévérance dans la propagande des idées et dans l'action d'un mouvement. *Freie Arbeiter Stimme* est aussi, pour nous tous, le journal pour lequel ont écrit, depuis 1890, les personnalités les plus en vue du mouvement anarchiste international. Kropokine, Nettlau, Johan Most, Rudolf Rocker, Alexandre Berckman, Emma Goldman, parmi les plus connus, y ont collaboré assidûment. Rocker et Goldman surtout en ont été pendant longtemps les plus importants animateurs. Il faudra toujours se référer aux pages de l'imposante collection de *Freie Arbeiter Stimme* pour connaître toute l'œuvre de ces deux gloires de l'anarchisme mondial. La barrière de la langue nous a privés, internationalement, de connaître ce qu'ont créé, en yiddish, plusieurs autres camarades qui ont soutenu et animé *Freie Arbeiter Stimme*. Nous le regrettons profondément.

Les communautés juives ont été soumises à dure épreuve dans le monde entier. Aux U.S.A. leur sort a été meilleur qu'en Europe. Cela leur a permis de poursuivre une œuvre de propagande que les persécutions en Europe auraient stoppé net. Mais les possibilités d'existence légale, les moyens économiques même, ne sont rien, si n'existent pas la volonté, la constance, l'acharnement d'un groupe d'hommes autour d'une organisation, d'un journal, d'une idée. Tout cela a existé dans le mouvement anarchiste américain en langue yiddish et parmi les membres de la communauté anarchiste juive aux U.S.A.

Le Comité fait savoir à tous ceux qui désireraient envoyer en Espagne des vêtements, des médicaments et des vivres pour nos camarades combattants que :

1° Les colis, par grosses quantités, continuent à être expédiés régulièrement par les soins du Comité ;

2° Ceux qui veulent APPORTER des objets à envoyer peuvent venir les déposer, tous les jours (même le dimanche, jusqu'à 12 heures), au Comité Anarcho-Syndicaliste, 33, rue de la Grange-aux-Belles, Paris (10°) ;

3° Les camarades de province peuvent envoyer les objets à l'adresse de Ganin, 41, rue de Belleville, Paris (19°).

Parmi les derniers envois reçus, citons ceux des organisations suivantes :

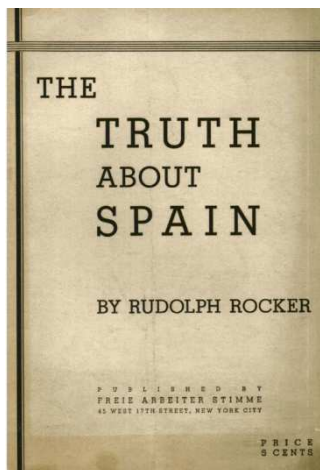
Du SEMEUR DE FALAISE, qui nous a fait parvenir un important colis composé de chandails, gilets de laine, jupes, robes, caleçons, pantalons, costumes d'enfants, chaussettes, lampes électriques, etc... ; de L'ENSEIGNEMENT DE PONT-LABBE (Finistère) ; du GROUPE THEATRAL DE LANGUE ITALIENNE DE SAINT-OUEN ; du Groupe Anarcho-Syndicaliste de Reims ; des camarades : Poignaud, de Brévannes ; Laurent, de Malicorne (Allier) ; Vooght, de Paris ; A. Chanouveau, de Talence (Gironde) (3 envois) ; Lopez, de Paris ; Dolores Verchea, de Paris ; L. Empire, de Saint-Quentin (5 boîtes en 3 colis) ; Guet, de Saint-Plaisir (Allier) ; Dulong, de Montesson ; Liorlak, de Brévannes ; Soria, de Saint-Denis ; Lescure, de Paris ; Jacosky, de Cormeilles-en-Parisis ; Florimond, de Clichy ; du Groupe des camarades juifs (plusieurs caisses de médicaments, de vêtements chauds, chaussures, etc...) ; Mme Moraux, de Clichy-sous-

Pour nous, espagnols, *Freie Arbeiter Stimme* représente aussi le souvenir du combat mené à faveur de la Révolution espagnole, des collectes de fonds, de l'effort solidaire accompli pour l'aide à l'Espagne révolutionnaire en 1936, 37, 38 et au marnent de la débâcle. Nous gardons présent ce souvenir et cela a contribué, en grande partie, à nous faire comprendre l'effroyable tragédie des communautés juives d'Europe centrale, au moment de la montée de l'antisémitisme nazi.

Souscription en faveur de la C.N.T. et de la F.A.I. par la C.G.T.S.R.

Liste 229, versée par Piraube, Bordeaux, 73 fr. 50 ; Liste 238, versée par Mounier, 44,30 ; Marcel Blin, 6,25 ; Faugeras, 20 ; Buggia, 10 ; Liste 456, 27 ; Liste 96, versée par Letort, 64 ; Leocastre et sa compagne, 50 ; Cde Juifs de Paris (14^e vers.), 450 ; Reguero, 20.

Souscriptions en faveur de la CNT et de la FAI, organisée par le CGTSR, contribution des camarades Juifs de Paris (L'Espagne antifasciste, n°29 déc. 36 et n°22, nov. 36)



Truth about Spain, la vérité à propos de l'Espagne, livre de Rudolph Rocker, publié par *Freie Arbeiter Stimme* en 1937

Des milliers d'Espagnols et de juifs se sont retrouvés, pour mourir ensemble, dans les camps d'extermination, en France, en Allemagne', en Pologne. Mauthausen, Gussen, Buchenwald. Dachau, Auschwitz, sont autant de stations d'un calvaire gravité ensemble. Des liens indestructibles se sont tissés entre vous et nous... Tous les juifs qui moururent à notre côté n'étaient pas des libertaires; tous les espagnols morts ne l'étaient pas non plus. Mais tous étaient victimes d'une même réaction, d'une même haine, d'une même entreprise de destruction des forces vives et progressistes de l'humanité. Et cela, il ne faut pas l'oublier.

Combien de camarades d'origine Israélite combattirent aussi avec nous, sur les fronts de l'Espagne républicaine ! Eux, comme nous, savions que le combat commencé à Madrid, ne finirait qu'à Berlin... Il n'a même pas fini à Berlin, car ce combat

ne peut prendre fin qu'avec la destruction de toutes les forces malfaisantes qui, depuis des millénaires, font le malheur de l'humanité.

Vous, anarchistes, comme nous, anarchistes, nous savons bien que tant que le capitalisme et son fidèle soutien, l'Etat, ne disparaîtront; que tant qu'une société d'hommes libres et égaux ne sera pas instaurée, les mêmes causes produiront les mêmes effets. Le combat continue, car le fascisme, le nazisme, les forces de la réaction mondiale changent de nom, mais elles persistent et n'ont cessé de s'organiser. Encore une fois, nous devons défendre les libertés les plus élémentaires contre toutes les entreprises réactionnaires. Nous devons combattre aujourd'hui comme hier pour la défense de notre droit à vivre, du droit de tous les hommes à la liberté, au bonheur, à la justice, à l'égalité.

Mots très simples, mots aussi galvaudés; mots qui gardent seuls leur sens profond quand ce sont les anarchistes qui les utilisent pour définir leur combat. Le vieux, le glorieux *Freie Arbeiter Stimme*, avec ces quatre-vingts ans de vie, toujours jeune, continue à la pointe du combat. Qu'il y reste, jusqu'à la victoire finale !

Federica MONTSENY

Texte publié en yiddish dans le numéro anniversaire de *Freie Arbeiter Stimme*, de New York, (U.S.A.).

LA MÉNORAH LIBERTAIRE. LES RÉDACTEURS ANARCHISTES JUIFS DANS LA GUERRE CIVILE ESPAGNOLE

Le texte ci-dessous, que l'on doit à Carlos Coca Durán, professeur dans divers centres d'éducation publique, licencié en théorie de la littérature et littérature comparée, a été publié sur le site de langue espagnole « *Ser histórico* » et a été traduit par Floréal Melgar qui l'a publié sur son site le 13 juin 2023¹⁰.

L'étude des personnalités, nationales et étrangères, qui sont intervenues de quelque manière dans la guerre civile espagnole est toujours une source inépuisable de recherche. La terre ibérique devint le centre d'opérations d'écrivains importants, d'artistes et d'idéalistes divers du monde entier, qui virent dans le conflit un lieu où mettre en pratique – ou simplement expérimenter – leurs préoccupations politiques, économiques ou littéraires.

Parmi les différents groupes qui ont répondu à l'appel de l'Espagne en guerre, l'arrivée d'un important contingent de personnes d'origine juive qui, d'une manière ou d'une autre, ont participé aux événements qui se sont déroulés entre 1936 et 1939, retient particulièrement l'attention. Au sein du secteur républicain, et surtout dans le camp libertaire, on note une présence notable de journalistes et d'écrivains juifs antifascistes qui cultivaient l'art de l'écriture ou voyaient dans la littérature une manière de comprendre la vie. La rareté des études consacrées à la question limite l'analyse de sa portée. Ce bref article vise à initier une telle approche, afin de combler une lacune historiographique sur un sujet passionnant et méconnu.

Le lien entre l'anarchisme juif internationaliste et les organisations libertaires espagnoles découlait d'une tradition historique développée principalement dans les pays européens et en Amérique du Nord. Dans ces pays, les militants libertaires juifs diffusaient des journaux anarchistes de premier plan ou occupaient des postes dans divers groupes anti-autoritaires – certains unis spécifiquement par la langue yiddish –, y compris les secrétariats de l'Association internationale des travailleurs (AIT), à laquelle était affilié le syndicat anarchiste espagnol, la Confédération nationale du travail (CNT). Alexandre Shapiro (1882-1946), journaliste juif russe, fit partie des fondateurs de l'AIT [dont il rédigea les principes de bases] et avait auparavant contribué à la création de la *Fédération anarchiste de langue yiddish*.

¹⁰ <https://serhistorico.net/2023/06/12/la-menora-libertaria-escritores-anarquistas-judios-en-la-guerra-civil-espanola/>. Nous avons ajouté entre crochets quelques compléments, et aussi corrigé une erreur factuelle concernant Rudolf Rocker, qui n'était en Espagne pendant la Révolution contrairement à ce qu'affirme l'article original.

Ce travail culturel réalisé par les Juifs ne fut absolument pas minime. Il suffit de rappeler que certains textes d'importants théoriciens anarchistes ne furent publiés que sur le continent américain, sans jamais connaître d'édition espagnole. Par exemple, l'ouvrage comparatif de Kropotkine, *Les idéaux et la réalité dans la littérature russe*, fut traduit par Salomon Resnick (1894-1946), un écrivain argentin d'origine ashkénaze, et publié à Buenos Aires en 1926 par Manuel Gleizer (1889-1966), un éditeur juif russe basé en Argentine.

Le syndicalisme libertaire espagnol n'a jamais considéré les frontières comme un obstacle et, dans sa vaste activité de conquête de l'éducation pour les classes populaires, a toujours été réceptif aux mouvements culturels internationaux. Par exemple, le 27 février 1923, lors de la visite d'Albert Einstein (1879-1955) à Barcelone¹¹, une commission de militants de la CNT-AIT, parmi lesquels Ángel Pestaña, s'entretint avec le scientifique, qui recommanda aux ouvriers la lecture du philosophe séfaraïde Baruch Spinoza (1632-1677).

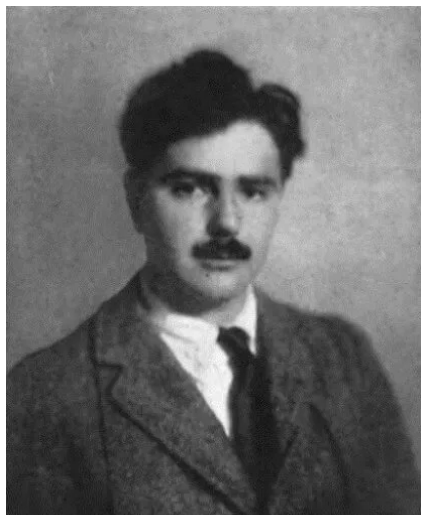
La solidarité et les problèmes du peuple juif, à l'époque un collectif sans État, historiquement persécuté et souffrant encore des méfaits du déracinement, apparaissaient dans la presse ouvrière libertaire. Dans un article du journal de la CNT-AIT de Barcelone, *Solidaridad Obrera*, on peut lire : « *La tragédie vécue par les Juifs en Europe et hors d'Europe n'a pas de nom. Nous nous souvenons, en ce moment, des noms universels que la race hébraïque a donnés au monde. Nous nous souvenons des amis enthousiastes que notre Kropotkine comptait parmi les Juifs de Londres. Nous nous souvenons enfin que notre camarade Rocker a trouvé parmi les Juifs anglais et américains le soutien solidaire le plus loyal et le plus ferme.* »

La situation révolutionnaire espagnole consécutive au triomphe populaire contre le fascisme dans les principales villes industrielles [le 19 juillet 1936] a conduit un grand nombre de militants anarchistes juifs à s'installer en Espagne à partir de juillet 1936, notamment à Barcelone. La majorité se mettra rapidement au service de l'organisation ouvrière hégémonique, la CNT-AIT, en collaborant à la gestion des vastes zones de la géographie républicaine où la centrale anarchosyndicaliste avait de l'influence, principalement pendant la première phase de la guerre. Pour eux, la nouvelle *Sefarad*¹² aurait pour insigne le drapeau rouge et noir [des anarchosyndicalistes].

Un groupe important d'écrivains et d'activistes libertaires d'origine juive se trouvait en Espagne au début de la guerre civile. Dans cette esquisse, nous en identifierons quelques-uns.

¹¹ Sur cette visite du grand savant, cf. : <https://florealanar.wordpress.com/2022/06/03/albert-einstein-a-barcelone/>

¹² *Sefarad* est le nom donné à l'Espagne par les Juifs de ce pays.



Waldo Frank.

L'éminent philologue américain Waldo Frank (1887-1967) connaissait bien notre pays. Il y avait voyagé, ce qui donna lieu à l'un de ses livres les plus célèbres, *España Virgen* (« L'Espagne vierge »), traduit en espagnol par l'un de ses amis proches, le poète León Felipe (1884-1968). Frank était séfarade et parlait le ladino, la langue que ses ancêtres lui avaient apprise dans son enfance. Bien qu'il ne se trouvait pas en Espagne au début de la guerre, il décida, lorsque celle-ci éclata, de retourner dans la péninsule en tant que collaborateur de la presse américaine, se heurtant à l'opposition directe des communistes catalans (qui allèrent jusqu'à le menacer). Pour sauvegarder son intégrité, il chercha le soutien des anarchistes, et fut

protégé par Jacinto Turyho (1909-1989), directeur du populaire quotidien confédéral *Solidaridad Obrera*. Près de quarante ans plus tard, dans ses Mémoires, le journaliste originaire de Zamora se souviendra du plaisir qu'il eut à se promener avec l'écrivain dans les rues de l'ancien quartier juif de Barcelone, où l'érudit découvrira une vétuste enseigne médiévale en alphabet hébraïque.

Jacinto Turyho, déjà cité, entretenait des relations intenses avec la communauté juive. Sa compagne était Rosa Zimmerman Segalevich, une jeune écrivaine issue d'une famille juive originaire d'Odessa. Polyglotte, Zimmerman participa aux services de presse et d'information de la CNT-FAI pendant la guerre, et c'est là qu'elle rencontra Turyho. Cette maîtrise de plusieurs langues amènera Rosa à servir d'espionne pour les organisations anarchistes catalanes, traduisant les conversations téléphoniques des responsables du consulat soviétique de Barcelone.



Etta Federn

La ville catalane a également accueilli une exilée autrichienne, Etta Federn (1883-1951). Federn était une importante philologue, écrivaine et militante infatigable de la FAUD, l'organisation anarchosyndicaliste allemande. [Menacée par les nazis dès 1927 après qu'elle ait publiée une biographie du politicien libéral Walter Rathenau, assassiné par des officiers d'extrême droite, elle s'exile en Espagne dès 1932 pour fuir la montée au

pouvoir du Nazisme. En 1933, Hitler ordonne que ses livres soient brûlés publiquement] À Barcelone, elle s'engagea dans le mouvement anarchiste féminin

Mujeres Libres (Femmes Libres). Fidèle aux théories pédagogiques de Francisco Ferrer Guardia, elle créa un centre scolaire libertaire dans la province de Gérone pendant la guerre. À la fin de celle-ci, Federn s'est exilée en France, où elle survécut aux persécutions de la Gestapo pendant un certain temps. [Elle participa à la Résistance, traduisant divers documents en Allemand ou depuis l'Allemand. L'un de ses fils, Hans, était le responsable d'un groupe local de Résistance et fut tué en août 1944 lors des combats de la Libération. Son autre fils, Michael, avait également participé à la Résistance dans les Pyrénées.]

D'autres formations politiques ont également compté dans leurs rangs des dirigeants espagnols d'origine juive. Le cas le mieux illustré est peut-être celui de Margarita Nelken (1894-1968), députée socialiste, écrivaine et critique d'art.

Anita Brenner (1905-1974) se trouvait en Espagne depuis 1933 et écrivait des chroniques – à tonalité très marquée à gauche – pour des journaux américains : *The New York Times*, *The Nation*, *The Brooklyn Daily Eagle* et *Current History*. Brenner avait grandi au Mexique et pendant la guerre civile espagnole (qu'elle appelait toujours la « révolution » dans ses écrits¹³), elle défendit avec acharnement les conquêtes révolutionnaires des anarchosindicalistes et des membres du POUM¹⁴.

La figure de León Azerrat Cohén (dit Ben Krímo), séfarade originaire d'Alcazarquivir, chroniqueur populaire très proche de la CNT-AIT pendant la Seconde République et la guerre civile, est très marquante. Il écrivit dans la presse du mouvement libertaire et proposa même au secrétaire général du comité national de la CNT-AIT que les médias libertaires s'intéressent aux problèmes des descendants de la diaspora séfarade. Rafael Cansinos Assens (1882-1964) lui consacre un chapitre attachant dans son ouvrage *Los judíos de Sefarad*.

D'autre part, au printemps 1933, après l'arrivée au pouvoir d'Hitler en Allemagne, un phénomène de migration des Juifs antifascistes vers d'autres pays européens s'est produit. Des militants libertaires sont alors arrivés en Espagne, en particulier à Barcelone. Isak Aufseher (1905-1977), né dans une famille hassidique en Ukraine, est arrivé à Barcelone avec sa compagne, Margot Tiertz, en 1933. Là, ils ouvrirent une librairie sur la Rambla Santa Mónica. Après la consolidation du processus révolutionnaire, à l'été 1936, ils rejoignirent le groupe *Deutsche*

¹³ Note des rédacteurs : les anarchistes aussi utilisent le terme « révolution » pour décrire les événements qui se sont déroulés en Espagne entre le 19 juillet 1936 et février 1939, là où les historiographes officiels, qu'ils soient capitalistes ou marxistes, utilisent exclusivement le terme de « guerre civile ».

¹⁴ Note des rédacteurs : POUM : Parti Ouvrier d'Unification Marxiste, petit parti marxiste non stalinien. Le POUM n'était pas trotskiste, malgré une légende tenace entretenue d'ailleurs par certains trotskystes. Trotsky adressa des critiques très sévères au POUM, y compris alors que les membres de ce dernier étaient torturés dans les prisons secrètes mises en place en Espagne par la police politique soviétique, le Guépéou.

Anarchosyndikalisten (DAS), et lui devint secrétaire du *Comité international des émigrants antifascistes* (CIDEA), qui réquisitionna le local d'un ordre religieux allemand lié à des éléments nazis. Le couple quitta la Catalogne après les événements contre-révolutionnaires de mai 1937, un affrontement qui marqua également le déclin du DAS.

Le DAS, composé principalement d'anarchosyndicalistes allemands exilés, sera un instrument de contrôle et de surveillance efficace des nazis vivant à Barcelone pendant la gestion révolutionnaire de la ville, agissant en étroite collaboration avec la CNT-AIT (il avait même ses bureaux dans l'immeuble de la CNT-FAI, située sur la Vía Layetana), qui contrôlait la frontière française et le port de la capitale catalane. La pression que les membres du DAS exerçaient sur le personnel allemand lié au nazisme échappait aux ordres de la Generalitat de Catalogne et de ses conseillers, et ils surveillaient également les activités menées par le consulat allemand.

De nombreux Juifs allemands libertaires rejoignirent le DAS. Martha Wüstemann-Lewin (1908-1992), et celui qui était alors son mari Arthur Lewin (1907-1976) arrivèrent à Barcelone en 1933 et rejoignirent rapidement le groupe ainsi que les *Jeunesses libertaires*. Tous deux avaient été imprimeurs du journal du syndicat anarchiste allemand interdit (la FAUD) et participaient avec enthousiasme au mouvement espérantiste. Lors des événements de mai 1937, ils furent emprisonnés et firent l'objet d'une enquête de la part des stalinien, puis ont dû partir pour la France. Arthur s'est retrouvé dans le camp d'extermination d'Auschwitz, auquel il a survécu jusqu'à sa libération en 1945.

Margarethe Michaelis (1902-1985), épouse de Rudolf Michaelis (1907-1990), l'un des fondateurs de la DAS, était originaire de Pologne et arriva en Espagne pendant la Seconde République, où elle ouvrit son studio de photographie. À ce sujet, Díaz Nosty, dans son étude sur les journalistes étrangers dans la guerre d'Espagne, écrit que, « *au début de la guerre civile, elle travailla à la section graphique du bureau de propagande extérieure de la CNT-AIT à Barcelone. Durant les premiers mois, elle photographia les zones collectivisées par les anarchistes en Aragon et à Valence, et accompagna Emma Goldman lors de sa première visite en Espagne pendant la guerre* ». Son travail photographique peut être consulté à l'Institut international d'histoire sociale à Amsterdam.

Une vingtaine d'Allemands, juifs pour la plupart, également liés à la maison d'édition libertaire [de la DAS] *ASY Verlag*, vivaient à Barcelone depuis 1935 et étaient membres du DAS. Parmi eux, Gunther Wannirch, Karl Brauner, Elly Götze, Willi Winkelmann et Heinz Rosenstein (1904-1939) ; ce dernier a été fusillé à Camp de la Bota par les franquistes.

Enfin, il est très intéressant d'analyser le collectif *Union Fraternelle Agudat Ahim*. Cette confrérie hébraïque fut fondée en 1926 par un groupe de Juifs séfarades

originaires de différentes parties de l'Empire ottoman et arrivés à Barcelone après avoir fui la Première Guerre mondiale. La plupart d'entre eux vivaient dans le quartier barcelonais de Poble-Sec et certains, comme Jaime Toledo Romano, étaient également membres du syndicat hégémonique en Catalogne, la CNT-AIT. Une partie de la communauté juive de Barcelone s'est identifiée sincèrement aux idées anarchosyndicalistes mises en pratique. Comme le souligne Manu Valentin : « *Penser à l'Agudat Ahim, c'est aussi penser aux représailles de la guerre civile espagnole. On l'oublie parfois, mais parmi les combattants, armés ou non, qui ont affronté les militaires putschistes, il y avait aussi des Juifs, non seulement étrangers mais aussi de nationalité espagnole.* » Mordo Sevy, fils du président de l'Agudat Ahim de l'époque, s'est engagé comme volontaire dans les colonnes des milices antifascistes et a perdu la vie au début de la guerre.

Le futur président du *Tribunal spécial pour la répression de la franc-maçonnerie et du communisme*, Marcelino Ulibarri, ancien carliste et antisémite déclaré, a immédiatement demandé à la police de Barcelone de lui envoyer toute la documentation appartenant au *Centre israélite Agudat Ahim* après la prise de la ville de Barcelone par les troupes franquistes. Le vieux *requeté*¹⁵ ne pouvait consentir à l'impunité des membres de la communauté juive qui avaient joué à retourner à Sefarad et, encore moins, à ce que les Archives de Salamanque (*Archives générales de la guerre civile espagnole*) – où sont encore conservées aujourd'hui celles de l'association –, institution qu'il allait être amené à diriger, n'aient pas parmi leurs tâches ardues de contribuer à la poursuite de centaines de Juifs. De même, la synagogue et le centre communautaire juif de la rue Provenza seront saccagés. De nombreux membres subiront des représailles ou s'exileront. D'autres, comme Jaime Esquenazi, finiront dans le camp de concentration franquiste de Miranda de Ebro.

Pour conclure ce chapitre, certains membres de la communauté juive de Barcelone se sont imprégnés de l'environnement culturel qui a émergé avec le nouvel ordre révolutionnaire. Marcos Friedmann (né dans un village de Galicie polonaise en 1909) et, selon son témoignage, une fille du docteur Freud, Anna Freud (1895-1982), étudièrent à l'Université populaire impulsée par les *Jeunesses libertaires*.

* * *

Aux brèves biographies présentées précédemment, il conviendrait d'ajouter celles de tous ceux qui sont arrivés en Espagne républicaine après le coup d'État de juillet 1936. La liste est sûrement beaucoup plus longue, mais seuls ceux qui ont été cités dans d'autres études sont repris ci-dessous.

¹⁵ *Requeté* : membre d'un corps de volontaires carlistes – monarchistes et catholiques traditionnalistes - durant la guerre civile.



Clara Thalmann.

Il n'est que juste de reconnaître les sportifs qui se sont installés à Barcelone pour les Olympiades populaires, même s'ils se trouvaient déjà sur le sol espagnol avant le 19 juillet. Cet événement sportif est né en réponse aux Jeux olympiques officiels, organisés cette année-là dans le Berlin nazi, et a eu pour principaux promoteurs les organisations ouvrières de la ville et le gouvernement autonome de gauche. L'Association culturelle juive (ACJ), composée d'une poignée de réfugiés juifs antifascistes, figurait parmi les initiateurs. L'événement devait se dérouler du 19 au 26 juillet, mais le soulèvement militaire a fait avorter ce qui promettait jusque-là d'être le plus grand spectacle sportif antifasciste. Des centaines de

jeunes sportifs, dont des dizaines de Juifs (la première Maccabeada a eu lieu en 1932), venus du monde entier pour participer aux compétitions, observant la situation révolutionnaire qui s'ouvrait devant leurs yeux, décidèrent de rester à Barcelone pour soutenir leurs camarades espagnols dans la lutte contre le fascisme.

Clara Thalmann (1908-1987) s'était inscrite comme nageuse dans l'équipe suisse aux Olympiades populaires. Lorsque le coup d'État fut étouffé dans les rues de Barcelone, elle décida de rester en Espagne pour rejoindre les tranchées et lutter contre le fascisme, bientôt rejointe par son mari, Pavel Thalmann (1901-1980), tous deux travaillant pour la presse et les colonnes du POUM. À Barcelone, où ils rencontrèrent George Orwell en 1937, ils assistèrent à la destruction de la passion révolutionnaire par les staliniens.

D'autres personnalités culturelles juives de premier plan, influencées par la pratique des propositions libertaires, sont arrivées plus tard. Simone Weil (1909-1943), philosophe et écrivaine française, s'est enrôlée comme reporter pour rejoindre le groupe des miliciens étrangers de la colonne Durruti, du nom du fameux militant de la CNT-AIT. Elle fut constamment confrontée à un dilemme moral, car ses positions personnelles défendaient un anarchisme pacifiste, remettant toujours en question la violence, c'est-à-dire la contamination de la révolution par la guerre.

Aux côtés de Buenaventura Durruti (1896-1936), Carl Einstein (1885-1940), écrivain et critique d'art influent et promoteur des mouvements d'avant-garde dans l'Allemagne pré-nazie, a également combattu. Après la mort du leader anarchiste, il publia une épitaphe émouvante. Einstein resta en Espagne jusqu'à la fin de la guerre et, finalement, face à l'avancée irrésistible des nazis en France, il décida de se suicider.

Le journaliste soviétique Ilya Ehrenburg (1891-1967), bien qu'il n'ait jamais manifesté beaucoup de sympathie pour l'anarchisme, a interviewé Durruti à plusieurs reprises ; un chapitre de son récit, *Espagne, République de travailleurs*,

évoque ce populaire homme d'action.

D'autres Juifs ont rejoint les milices anarchistes : Carlo Roselli (1899-1937), célèbre journaliste italien, qui participa à la colonne Ascaso, puis au bataillon Matteotti avec les *Arditi del Popolo* ; et George Sossenko (1918-2013), d'origine russe, arrivé en Espagne pour rejoindre les troupes de Durruti (la centurie Sébastien-Faure) à l'âge de 16 ans.

Outre les volontaires des colonnes spécifiquement anarchistes, un petit groupe de combattants juifs (18 personnes) s'est constitué dès le début de la guerre, appelé *Groupe juif Thälmann* dans la presse de l'époque. Et vers la fin de la guerre, au sein de la structure organisationnelle des Brigades internationales, fonctionna *l'unité juive Botwin*.



Kati HORNA

Kati Horna (1902-2000) est née dans une famille juive hongroise aisée. Elle étudia la photographie à Berlin, où elle fréquenta l'école du Bauhaus et, des années plus tard, elle rencontra Robert Capa (1913-1954), un autre futur Juif illustre qui viendra en Espagne avec son appareil photo, en compagnie de Gerda Taro (1910-1937), auteur de quelques-unes des photographies emblématiques d'une société en guerre. En janvier 1937, Horna se rendit à Barcelone sous un nom fictif – pour éviter les services secrets allemands – et se présenta avec son appareil photo au bureau de la propagande extérieure de la CNT-AIT, dirigé par Agustín Souchy. On lui donna alors un autre nom,

Catalina Partos, sous lequel elle reçut sa carte de membre de la CNT-AIT. Elle réalisa des reportages photographiques pour les journaux et revues libertaires, illustrant la révolution sociale en cours.

[Il faut encore citer] le couple formé par Rudolf Rocker (1873-1958) et Milly Witkop (1877-1955), tous deux vétérans libertaires, le premier, né à Mayence (Allemagne), et elle, juive, née en Ukraine. [Alors qu'il était en exil à Londres à partir de 1895], Rocker, sans être juif, [s'était immergé dans le mouvement anarchiste juif, essentiellement composé de travailleurs immigrés misérables, le plus souvent des tailleurs et le plus souvent originaires de Russie ou de Pologne. Il y rencontra Willy Witkop, une des militantes les plus actives du mouvement juif à londonien, avec laquelle il se lia bientôt pour la vie.]. Il prit en charge la rédaction de quelques-uns des plus importants journaux anarchistes en langue yiddish, langue [qu'il apprit et qu'il maîtrisa rapidement. Il participa en 1902 à la création de la *Fédération des groupes anarchistes de langue yiddish de Grande-Bretagne et de Paris*. Retourné en Allemagne après la chute de l'Empire et la fin de la première guerre mondiale, il participe à la création de la FAUD et est l'un des principaux

artisans de la création de l'AIT avec Schapiro à Berlin en décembre 1922.] En pleine révolution, Rocker écrira *La tragédie de l'Espagne*, un document éclairant dans lequel il dévoile les intérêts politico-économiques des puissances européennes à l'égard de l'Espagne, opposés au mouvement révolutionnaire des travailleurs.

Voyageuse perpétuelle, Emma Goldman (1869-1940) est née à Kaunas (Lituanie), fille de Juifs orthodoxes. [Expulsée des USA en Russie en 1917 après la révolution russe, elle s'enfuit en 1921 d'Union Soviétique en 1921, critiquant la mise en place de la dictature bolchévique. En exil en Europe puis] aux États-Unis, elle arriva à Barcelone à la mi-septembre 1936 pour intervenir dans les émissions radiophoniques en anglais de ECN1 Radio CNT-FAI, destinées au monde anglophone, et pour encourager les initiatives de collectivisation agraire en Aragon. L'écrivaine et révolutionnaire, habituée à aller en prison et à défendre des causes justes, a été qualifiée par le FBI de « *femme la plus dangereuse du monde* ». Son désir infatigable de construire un monde meilleur et sa passion débridée pour la joie se reflètent dans l'une de ses sentences les plus populaires : « *Si je ne peux pas danser, ta révolution ne m'intéresse pas.* »



Goldman, habituée de la radio confédérale de la CNT-AIT, lancera des critiques acerbes sur la neutralité des pays démocratiques face au conflit : « *Mais même l'homme le plus enthousiaste ne peut se battre sans armes. Regarderez-vous tranquillement le fascisme assassiner vos frères et conquérir le pouvoir ? Appel à vous, hommes et femmes des pays anglophones, pour aider les courageux combattants d'Espagne. Chaque heure perdue renforce la position de l'ennemi. Protestez contre l'hypocrisie de la neutralité à l'égard des antifascistes espagnols, alors que l'autre camp est soutenu par les puissances réactionnaires !* »

La radio de la CNT-AIT incluait dans sa programmation des émissions en différentes langues. L'espéranto, langue internationale créée par un Juif polonais, Louis-Lazare Zamenhof (1859-1917), qui jouissait à l'époque d'un grand prestige et d'un grand nombre de locuteurs, avait lui aussi son espace radiophonique.





Antonio Casanova et Simón Radowitzky sur le Front d'Aragon en 1937

Dans les bureaux de propagande de la CNT-FAI de Barcelone, la militante féministe rencontra un autre justicier mythique, Simón Radowitzky (1891-1956), qui avait exécuté en 1909 le colonel Falcón, responsable du massacre du 1er mai à Buenos Aires. Par miracle, Radowitzky échappa à la peine de mort mais passa plusieurs années en prison. Cependant, la classe ouvrière argentine l'a toujours considéré comme un héros. Lors de la chute de Barcelone, il fut l'un des responsables de la sauvegarde des volumineuses archives des organisations anarchistes qui, après une longue errance, se retrouvèrent à Amsterdam.

Autre iconoclaste juif, Tristan Tzara (1896-1963), poète et artiste, fondateur du dadaïsme, mit sa plume au service de la cause antifasciste. L'une de ses proclamations fut lue à la radio confédérale.



Le cas de Louis Frank est singulier. Il est né en Lituanie à la fin du XIXe siècle dans une famille juive qui émigra à New York en raison des pogroms russes. Il participa aux services secrets américains pendant la Première Guerre mondiale. Puis vint en Espagne comme volontaire dans les *Brigades internationales*, rejoignant ensuite la cause anarchiste avec ferveur. Il scénarisa et réalisa deux

documentaires, [produits par le Syndicat de l'industrie des spectacles de la CNT-AIT], sur la guerre et la propagande libertaire : *Fury over Spain* et *Amanecer sobre España* ; mais on ne lui connaît pas d'autres productions cinématographiques tout au long de sa vie, qui s'est achevée au Mexique.

De même, un certain nombre de journalistes juifs, venus rendre compte des événements de la guerre d'Espagne, furent à un moment donné attirés par la gestion des anarchistes dans le cadre d'une économie socialisée. Katia Landau (1905-1984), issue de Juifs orthodoxes autrichiens, fit une critique féroce de la répression par le Parti communiste espagnol des forces anarchosyndicalistes et trotskistes. Une autre Juive viennoise, Marie Langer (1910-1987), malgré son militantisme marxiste, rejoignit les colonnes anarchistes en Aragon pendant quelques mois. Quant à Clara Malraux (1897-1982), dont les parents étaient juifs de langue allemande, elle arriva

à Madrid huit jours seulement après le coup d'État militaire. Accompagnée de son mari, l'écrivain universel André Malraux, elle découvrit rapidement la gravité de la situation. Pendant le séjour du couple en Espagne, Malraux et Clara furent séparés. Et cet éloignement, au cours duquel André renforça ses convictions communistes et Clara se rapprocha de l'anarchisme, entraîna une rupture idéologique mais aussi sentimentale entre les deux époux, qui fera de l'Espagne leur dernier destin commun.



Mika Feldman Etchebéhère

Simone Rachel Kahn (1887-1980), fille de riches Juifs d'origine alsacienne, fit des études de lettres à la Sorbonne. Pendant près d'une décennie, elle fut l'épouse d'un autre écrivain de renommée internationale, André Breton, et en 1938, pendant la guerre, elle décida de s'associer au sociologue Michel Collinet (1904-1977). À la même époque, avec Colette Audry, ils fondèrent à Paris la revue *L'Espagne socialiste*. Kahn rendit compte des premières expériences révolutionnaires à Barcelone : « *C'est le cas de la gestion ouvrière de la cimenterie Fradera, à Vallcarca, qui employait 750 travailleurs et dont les propriétaires avaient fui au début de la guerre. La collectivisation de l'entreprise a permis l'amélioration des conditions de travail.* »

Pour en conclure avec cette liste, Mika Feldman (1902-1992), fille de Juifs russes exilés en Argentine, arriva à Madrid une semaine seulement avant le coup d'État militaire, où l'attendait son compagnon, Hippolyte Etchebéhère. Tous deux, munis de passeports français, rejoignirent rapidement les milices populaires de la capitale. Elle collaborera à des actions culturelles et d'alphabétisation sur différents fronts, puis rejoindra le mouvement *Mujeres Libres*, dans la revue duquel elle écrira deux articles sur la guerre.

La bonne participation du collectif juif au sein du mouvement libertaire espagnol peut se comprendre grâce aux propositions plurielles et modernes des anarchistes ibériques. Dans de nombreux aspects politiques et sociaux, en accord avec les idées qu'ils défendaient, ils étaient véritablement en avance sur leur temps. Comme exemples, Mariano Rodríguez Vázquez, secrétaire général de la CNT-AIT pendant la guerre, était d'origine gitane ; et, malgré l'antipolitisme classique de l'anarchisme, une cénétiste, Federica Montseny, fut la première femme à occuper un poste ministériel en Espagne. De même, elle pourrait être liée à la motivation culturelle dérivée du concept hébraïque de justice sociale, le *tikkun olam* (réparer le

monde), en tant que véritable aspiration à une société meilleure, l'anarchisme étant l'instrument utilisé à cette fin.

Quelques conclusions

1. La participation de toute une génération d'écrivains étrangers d'origine juive et engagés dans l'anarchisme, qui virent en l'Espagne un lieu où développer leurs aspirations idéologiques et artistiques, est frappante. Barcelone fut la ville de rencontre par excellence.
2. La non-religiosité du collectif était manifeste, nombre d'entre eux s'identifiant explicitement à l'athéisme. Inévitablement, ils étaient des Juifs culturels (la condition juive était héritée), mais pas pratiquants ; la conscience de classe, à son tour, prit le pas sur le sentiment d'appartenance ethnique ou linguistique.
3. En ce qui concerne les citoyens étrangers d'origine juive, la majorité d'entre eux provenait d'Europe centrale, avec une abondance de ceux provenant des zones administrées par le régime hitlérien. Évidemment, l'influence de la communauté séfarade est également perceptible.
4. Le nombre exceptionnel de femmes impliquées. De plus, plusieurs d'entre elles étaient issues de familles juives très traditionnelles (un exemple bien connu est celui d'Emma Goldman), mais elles se sont rapidement identifiées à un féminisme militant lié à l'anarchisme. Des organisations libertaires spécifiquement féminines, comme *Mujeres Libres*, serviront de lien ou publieront leurs écrits dans la presse ouvrière.
5. Le respect et l'accueil des organisations anarchistes à l'égard des collectifs de travailleurs juifs. La tolérance à l'égard de leurs pratiques religieuses a été un facteur déterminant dans le fait que la synagogue de Barcelone est restée ouverte jusqu'à la fin de la guerre.
6. Malgré le grand nombre d'artistes, d'écrivains et de journalistes juifs impliqués dans les organisations du mouvement libertaire ibérique pendant la guerre, il existe peu de travaux sur ce sujet aujourd'hui. Il est nécessaire de poursuivre les recherches pour approfondir le sujet.

Carlos Coca Durán

MAI 1944 : LE SAUVETAGE PÉRILLEUX DES 60 MEMBRES DE L'ORGANISATION JUIVE DE COMBAT

Publié le 21 juillet 2020, Par CNT-AIT, <http://cnt-ait.info/2020/07/21/mai-1944-le-sauvetage-perilleux-des-60-membres-de-lorganisation-juive-de-combat/>

Auteur : Xavier Montanyà, traduction CNT-AIT France (2019)

(Extrait de la brochure « *Des anarchistes espagnols en Résistance* », tome 1, Editions CNT-AIT)

L'aventure de cette caravane de Juifs perdus dans les Pyrénées est l'une des histoires les plus impressionnantes que je connaisse au sujet des réseaux d'évasion de la Seconde Guerre mondiale. Je résume l'odyssée, telle que me l'a expliqué l'un de ses principaux protagonistes, Floreal Barberà¹⁶.

Il n'avait alors que vingt-trois ans. Alors qu'il était poursuivi par la Gestapo, Mme Cassagnavère, directrice de la Croix-Rouge de Toulouse, lui offrit deux possibilités: soit partir se cacher dans un couvent de moines trappiste, soit participer à une mission de franchissement clandestin de la frontière avec l'Espagne. Il choisit la seconde option C'était une aventure et cela pourrait faciliter ses recherches pour retrouver son frère – qui était alors emprisonné à Barcelone parce qu'antifasciste – pour essayer de le ramener en France.

¹⁶ Floreal Barberà était né dans une famille anarchiste en 1921. Son père, militant de la CNT-AIT en Espagne du chercher asile en France en 1924 avec sa famille, dont ses deux enfants Calmisto et Floréal qui furent scolarisés à Toulouse. La maîtrise de la langue et la culture française lui sera fondamentale dans le succès de ses futures missions clandestines. Lorsque la Révolution éclate en Espagne en juillet 1936, la famille retourne en Espagne, à Barcelone. Le père présidera l'Industrie de fonderie socialisée, tandis que les deux fils intégreront les milices anarcho-syndicalistes et se battront en première ligne contre les fascistes franquistes.

Après la fin de la seconde guerre mondiale, alors que les Alliés des démocraties occidentales laissent la dictature fasciste en place en Espagne et même l'intègrent dans le chœur des Nations, Floreal continue la lutte antifasciste, essayant de monter des maquis et des réseaux clandestins en Espagne jusque dans les années 60. Il participa à la résurgence du mouvement anarchiste en Espagne après la mort de Franco en 1975 et resta un anarchiste jusqu'à son dernier souffle, à 98 ans, le 28 Juillet 2019. Pour en savoir plus : « Floreal Barberà : un siècle de lutte anarcho-syndicaliste et antifasciste », <http://cnt-ait.info/2019/12/18/floreal-barbera-un-siecle-de-lutte-anarcho-syndicaliste-et-antifasciste/>



Maquisards de l'Organisation Juive de Combat à Espinasse

L'Organisation Juive de Combat (OJC)¹⁷ avait organisé une expédition de combattants juifs qui fuyaient les nazis. Floreal avait pour mission de protéger la vie d'un certain Dika. Il ne le savait pas, mais Dika était le pseudonyme du Capitaine Jules Jefroykin, fondateur de l'OJC et très recherché par les nazis et leurs valets vichystes. « *En cas de confrontation avec les nazis dans la montagne, vous devrez abandonner tout le monde et vous sauverez tous les deux.*

Dika ne peut pas tomber en vie entre les mains des Allemands. » Tel était l'ordre secret reçu par Floreal Barberà, qui comprit clairement qu'il ne pouvait pas non plus se faire prendre vivant.

Le réseau organisa clandestinement tous les déplacements des participants de l'expédition pour les rassembler sur différents itinéraires en direction de la montagne, près de Saint-Girons (Ariège). Là, y attendait Dika et le reste de l'expédition : deux guides français et soixante-deux personnes, dont cinq filles et quelques hommes âgés. L'un était le beau-père de Dika. Un peu de nourriture et quelques mitraillettes furent réparties : « *aussi peu d'armes pour autant de gens* », pensa Barberà, équipé d'un pistolet mitrailleur Sten et qui portait par ailleurs son pistolet Beretta.

Ils marchèrent de nuit, en petits groupes. Au sommet de la montagne, les guides furent payés et, après qu'ils aient donné des instructions aux membres du groupe, ils les abandonnèrent. En fait, ils les trahirent. Ils les laissèrent seuls, sans carte ni boussole. C'était le principe de la trahison. Ils leur avaient dit de se rendre à Esterri d'Àneu, où les attendaient un contact de l'organisation. Suivant les instructions des guides, ils commencèrent à marcher, mais au bout de quelques heures, Barberà commença à avoir des soupçons : il avait l'impression qu'ils tournaient en cercle et que leur route ne les conduisait pas en Espagne. Alors Dika, que Floréal avait alerté, lui ordonna de prendre le commandement. Ils reprirent leur route mais sans direction particulière, ne connaissant pas la montagne.

Ils rencontrèrent un berger qui leur indiqua que leurs pas les ramenaient en France et que, dans la forêt devant eux se trouvaient des Allemands. Ils reculèrent rapidement, mais le brouillard se leva et les Allemands commencèrent à tirer. Ils

¹⁷ L'Armée juive (AJ), ou Organisation juive de combat (OJC), est une organisation de résistance créée en 1942 à Toulouse par Abraham Polonski, qui permet le passage en Espagne de centaines de Juifs, qui en fournit d'autres en faux-papiers et qui participe aux combats de la Libération.

leurs répondirent sans cesser de courir. Ils revinrent à leur point de départ où ils purent se réfugier dans une cabane en bois. Cette nuit-là, il n'arrêta pas de neiger.

Dans le sombre profond de la nuit, Barberà ne pouvait pas dormir : s'il suivait les ordres, il devait quitter le groupe et s'en aller avec Dika. Finalement, il décida de n'abandonner personne, même si cela aurait été plus facile. Il a choisi de désobéir aux ordres.

S'ensuivirent des heures de forte tension. Floreal Barberà supposa que les nazis ne tireraient plus parce qu'ils voulaient capturer Dika vivant. Ne sachant pas quelle direction prendre, ils décidèrent de partir à l'opposé de celle indiquée par les guides perfides. Ils gravirent des montagnes très difficiles, marchant pendant des heures et des heures, avec parfois de la neige jusqu'à la taille. Ils étaient perdus. Certains tombèrent dans la montagne et il fallait retourner les chercher.

Le beau-père de Dika décéda le lendemain. Certains voulurent l'enterrer et prier, mais Barberà s'y opposa. Leur mission était de sauver les vivants, pas d'enterrer les morts.

En fait, ils n'ont jamais su où ils étaient, m'a-t-il avoué. Ils savaient seulement qu'il fallait partir vers le sud. Le découragement faisait rage. Il y avait des blessés, ils avaient faim, soif, certains avaient des crises d'hystérie, ils mangeaient la neige qui leur brûla la bouche. Ils durent les faire taire en les menaçant de leurs armes pointées, car les allemands auraient pu les entendre. C'était inutile, la nervosité les gagnait parfois.

Floreal forma alors un petit groupe des plus endurcis pour tenter de trouver le bon chemin. L'un d'entre eux mourra en tombant dans un ravin. C'était la deuxième mort de l'expédition. Il faisait très froid, il y avait beaucoup de neige. Dika tomba, Floreal le porta. À un moment donné, l'homme déclara : *« Je n'en peux plus. Retournons-en, revenons en France et livrons nous à la police française »*. Mais Floreal le persuada que l'Espagne se trouvait derrière la prochaine chaîne de montagnes. *« Vous êtes le Chef ; mais le chef du convoi, c'est moi. Ici personne ne se rend. Donnez-moi votre confiance. Nous allons nous en sortir. Comment ? Je ne sais pas. Mais nous allons réussir »*, répondit Floreal Barberà. Et le lendemain, après beaucoup de dangers et de souffrance, ils réussirent.

Après un bref séjour à la prison de Lleida, Dika et Floreal Barberà furent libérés. *L'American Joint Distribution Commitee* (qui s'occupait de récupérer en Espagne les personnes qui fuyaient la persécution nazie) avait très bien tout organisé. Barberà disposait d'un passeport français, au nom de François Buhler. Il aurait pu partir en Afrique du Nord avec le reste de l'expédition, mais il refusa. Il voulait retrouver son frère et fuir avec lui vers l'État français.

En juillet 44, il fut arrêté en Cerdagne alors qu'il effectuait une autre mission. Il fut emprisonné à Gérone et à Barcelone jusqu'à Noël 1945, et son frère jusqu'à

1946.

En 1957, Jules Jefroykin rencontra à Paris Floreal Barberà et son épouse. Le capitaine lui dit : «*Si je suis en vie, c'est grâce votre mari. Mais j'ai aussi un mérite: celui de lui avoir fait confiance.* ». Jefroykin aidera Floréal à partir au Venezuela dans les années 50, après que les espoirs de ce dernier de monter des maquis de résistance anti-franquistes en Espagne s'étaient effondrés. Barberà ne revit jamais les autres membres de l'expédition.



Attestation de Jules JEFROYKIN, dirigeant de l'Organisation Juive de Combat pour Floréal Barberà.

25 JUILLET 1940, LE PREMIER CONVOI DE DÉPORTATION DE FRANCE PARTAIT DU CAMP DU VERNET D'ARIÈGE. N'OUBLIONS PAS !

Première publication le 25 juillet 2020, par CNT-AIT, <http://cnt-ait.info/2020/07/25/vernet/>

Alors que la République française est friande de commémoration en tous genres, censées faire le « *devoir de mémoire* » tout en « *ressoudant* le corps de la nation », l'« *anniversaire* » du 25 juillet 1940 n'aura pas le droit à une commémoration officielle. Et pour cause : il se pourrait que la République Française se sente un peu merdeuse sur ce coup.

25 juillet 1940. L'encre de l'armistice entre la République française et le Reich Nazi, signé le 22 juin, est à peine sèche. Pétain vient à peine de se faire attribuer, le 10 juillet, les pleins pouvoirs par les Députés issus de la Chambre du Front Populaire qui ont voté à la quasi-unanimité pour le « sauveur de la France » (selon les paroles de la chanson pétainiste "Maréchal nous voilà"). Les entêtes de courriers administratifs portent toujours le devise « République française », les nouveaux avec la mention « Etats français » n'ont pas encore eu le temps d'être imprimés ...

L'Etat français vient à peine de se substituer à la République et un de ses premières mesures est de livrer aux autorités nazies 178 exilés et réfugiés qu'il extrait du camp de concentration du Vernet d'Ariège. C'est le début de la COLLABORATION française avec l'occupant allemand.

Ce convoi d'hommes était composé de : 125 Allemands, 12 Autrichiens, 12 Belges, 10 Polonais, 10 Tchécoslovaques, 2 juifs allemands, 2 Luxembourgeois, 2 Sarrois, 1 Estonien, 1 Français, 1 de nationalité indéterminée. Nous ne savons pas ce que ces hommes sont devenus, mais ils ont dû rejoindre les milliers d'opposants politiques et de personnes de « races impures » (Juifs, tziganes, ...) dans les camps de concentration allemands, dont les premiers avaient été ouverts dès l'arrivée d'Hitler au pouvoir en 33. On ne pouvait donc pas dire qu'on ne savait pas le sort qui les attendrait.

Cette déportation a été réalisée par des fonctionnaires français, qui étaient déjà en poste sous la République. Les régimes changent, le personnel reste. Servir est leur devise, quel que soit la nature de leur Maître ...



Le camp du Vernet d'Ariège

Ce fut assez facile pour eux au demeurant : il leur a suffi d'aller piocher parmi les réfugiés entassés au camp de concentration du Vernet d'Ariège. Ce n'est pas Pétain qui les avait mis dans ce camp. C'est la République qui avait ouvert ces camps pour y concentrer derrière

des barbelés ceux que, dans une loi de 1938 elle appelait les « indésirables ». Plutôt que d'ouvrir les bras à ces antifascistes de la première heure qui avaient fui les persécutions politiques et raciales en Allemagne ou qui avaient combattu contre le fascisme en Espagne, la République les parquait dans des camps.

Pourtant, même enfermés et traités comme des chiens (il faut lire le livre d'Arthur Koestler, lui-même interné au Vernet, « *La lie de la terre* »), ces « indésirables de la république » n'ont pas abandonné la lutte. Le camp du Vernet concentre notamment de nombreux anarchistes, italiens ou espagnols, dont les miliciens de la colonne Durruti. Ils n'ont pas attendus 1941 et l'invasion de l'URSS pour entrer en résistance. Dans ces camps du mépris, ils retissent des liens, se regroupent, réussissent pour certains à s'enfuir, ou à rejoindre les Groupes de Travailleur étrangers. Ils seront des premiers maquis, comme au Barrage de l'aigle dans le Cantal. A Toulouse, ils montent l'un des réseaux d'évasion les plus actifs de la seconde guerre mondiale, le réseau Ponzan¹⁸, qui passera clandestinement plus de 1 500 personnes (résistants, juifs, aviateurs alliés ...) à travers les Pyrénées.

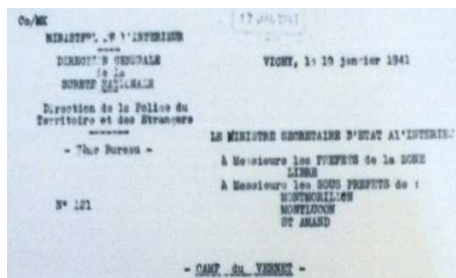
Le cimetière du camp du Vernet est représentatif de cette Internationale de l'Humanité qui s'était rendue en Espagne en 1936, pour aller y défendre une certaine idée de la Liberté et de la Solidarité ; On y trouve côté à côté des anarchosyndicalistes espagnols, des communistes allemands ou autrichiens, des italiens antifascistes, jusqu'à des éthiopiens venus se battre coude à coude avec leurs

¹⁸ Du nom de son principal animateur, Francisco Ponzan, anarchosyndicaliste espagnol, militant de la CNT-AIT, sera interné au camp du Vernet après d'être réfugié en France en 1939. Il s'en évadera grâce à la complicité de l'Ariégeois Jean Bénazet et mettra tout en œuvre pour libérer des prisonniers... Appréhendé en 1943, à Toulouse, par la police française, il sera emprisonné à la prison Saint-Michel de Toulouse. Le 17 août 1944, deux jours avant la Libération de Toulouse, il est fusillé par les nazis à Buzet (Tarn), avec cinquante autres victimes.

frères européens contre le fascisme international.

Alors que des nuages sombres continuent d'agiter les airs, nous – anarchosyndicalistes – n'oublions pas ce train du 25 juillet 1940 ni les suivants, et restons déterminés dans notre lutte avec la liberté comme base, l'égalité comme moyen, et la fraternité comme but.

Des militantes et militants de la CNT-AIT



Vichy, le 10 janvier 1941,

Ministère de l'Intérieur, Direction générale de la sûreté nationale, Section de la police du territoire et des étrangers, 7e bureau

Le ministre secrétaire d'État d'intérieur à
Messieurs les préfets de la zone libre

Je vous indiquais par la circulaire 369 P en date du 25 octobre 1940 que le camp du Vernet, considéré comme une formation répressive, ne devait recevoir que des étrangers particulièrement indésirables ou dangereux. Or il m'a été signalé que les étrangers sont dirigés par Le Vernet pour des motifs peu graves tels que : défaut de carte d'identité, contrat de travail expiré, etc.

Je vous rappelle :

1° que l'internement d'un étranger au Vernet ne peut être provoqué sans l'accord préalable de mon département ;

2° que monsieur le préfet de l'Ariège doit être informé du transfert sur Le Vernet d'un étranger indésirable et saisi d'un dossier faisant connaître avec précision, les antécédents de l'intéressé, les condamnations par lui encourues et les motifs de son internement.

Désignement des groupements d'internés

Vous voudrez bien désormais pour éviter toute nouvelle confusion, utiliser les termes si après précisés pour désigner les divers groupements d'internés

- Les formations du Vernet et de Riocros doivent être appelées camp de concentration, les étrangers qui s'y trouvent sont des internés
- Gurs – Argelès (et toutes nouvelles formations qui seraient créé dans l'avenir) doivent être appelé : centre d'hébergement- les étrangers qui s'y trouvent sont des hébergés

14 DÉCEMBRE 1941 :

« CENT JUIFS, COMMUNISTES ET ANARCHISTES SERONT FUSILLÉS ... »

AVIS

Ces dernières semaines, des attentats à la dynamite et au revolver ont de nouveau été commis contre des membres de l'armée allemande. Ces attentats ont pour auteurs des éléments, parfois même jeunes, à la solde des Anglo-Saxons, des juifs et des bolcheviks et agissant selon les mots d'ordre infâmes de ceux-ci.

Des soldats allemands ont été assassinés dans le dos et blessés. En aucun cas, les assassins n'ont été arrêtés.

Pour frapper les véritables auteurs de ces lâches attentats, j'ai ordonné l'exécution immédiate des mesures suivantes :

1° Une amende d'un milliard de francs est imposée aux juifs des territoires français occupés ;

2° Un grand nombre d'éléments criminels judéo-bolchevik seront déportés aux travaux forcés à l'Est. Outre les mesures qui me paraîtraient nécessaires selon les cas, d'autres déportations seront envisagées sur une grande échelle si de nouveaux attentats venaient à être commis ;

3° Cent juifs, communistes et anarchistes qui ont des rapports certains avec les auteurs des attentats seront fusillés.

Ces mesures ne frappent point le peuple de France, mais uniquement des individus qui, à la solde des ennemis de l'Allemagne, veulent précipiter la France dans le malheur et qui ont pour but de saboter la réconciliation entre l'Allemagne et la France.

PARIS, le 14 décembre 1941.

Der Militärbefehlshaber in Frankreich
Von STUELPNAGEL
General der Infanterie.

Le 14 décembre 1941 est une date fatidique et fondatrice dans le calendrier de la répression nazie pendant l'occupation : 95 otages furent fusillés ; 69 au Mont Valérien, 13 à Caen, et 9 à la Blisière, près de Châteaubriant. Sur le total de ces 95 fusillés, 83 avaient été arrêtés par la police Française et 6 par la Gendarmerie Nationale. Seuls 6 avaient été arrêtées par les autorités allemandes.

Ces exécutions sont les plus massives depuis le début de l'Occupation en 1940 et de la mise en œuvre, en août 1941, de « *la politique des otages* » des autorités occupantes. Mais elles signent aussi un changement radical de stratégie des Nazis dans la logique idéologique qui structure leur répression.

Du fait de la propagande résistentiale du Parti Communiste après-guerre, on a surtout retenu cette date comme celle où Gabriel Péri, député Communiste d'avant-guerre, fut fusillé au Mont Valérien. Mais cette propagande occulta deux faits

importants : d'une part que les anarchistes étaient également désignés par les nazis comme ennemis idéologique à abattre, et d'autre part que cette date fut celle où les nazis fusillèrent les premiers otages juifs, préluant ainsi à la politique de leur déportation et massacre systématique.

L'avis publié par le Général commandant nazi en France, reprit par toute la presse annonce : « *Des soldats allemands ont été assassinés dans le dos et blessés. En aucun cas les assassins n'ont été arrêtés. Pour frapper les véritables auteurs de ces lâches attentats, j'ai ordonné l'exécution immédiate des mesures suivantes : ... 100 Juifs, communistes et anarchistes, qui ont des rapports certains avec les auteurs des attentats, seront fusillés.* »

Comme le remarque Gaël Eismann dans son article « Le tournant de l'été 1941 dans la politique répressive du Commandant militaire allemand en France »¹⁹, « le terme « anarchiste » ne désigne pas, contrairement à ce qu'on écrit parfois (voir notamment C. Cardon-Hamet, *Mille otages*, op. cit.), ceux que le MBf (*Militärbefehlshaber, Commandement militaire des forces allemandes en France*) et ses services désignaient comme « gaullistes ». Le « code des otages » distingue en effet clairement les « gaullistes » des « communistes et des anarchistes ». Le « code des otages » est un décret du MBf, publié le 28 septembre 1941, qui fixe le prix du sang pour les attentats dont les auteurs n'auront pas été retrouvés. Il régleme la procédure du choix et de l'exécution d'otages dans ses moindres détails. Ce texte, établissant une nouvelle codification du concept d'otage qui n'avait concrètement plus aucune base juridique internationale, fondait la caractérisation de l'ennemi idéologique des nazis, accordant la priorité aux « communistes et anarchistes ».

Les anarchistes sont bien identifiés en tant que tels et considérés comme une menace. Dans son rapport justifiant son choix quant à la catégorie des otages à sélectionner, le Commandement militaire allemand se justifie : « *d'après les observations faites jusqu'à présent, on peut supposer que les auteurs d'attentats proviennent des milieux terroristes communistes ou anarchistes* », même si le MBf ne dispose toujours pas de preuve permettant de confirmer la piste criminelle communiste ou anarchiste. Gaël Eismann d'ajouter : « *En associant aux communistes les « anarchistes », les hommes du Majestic²⁰ ont plutôt voulu inclure au côté des communistes tous les militants et sympathisants de l'anarcho-syndicalisme, poursuivis en Allemagne même par le régime nazi depuis 1933* ».

En effet, malgré l'interdiction en Mars 1933 – soit deux mois après l'arrivée d'Hitler au pouvoir, de l'organisation anarchosyndicaliste Allemande, la FAUD, les

¹⁹ Revue historique 2014/1 (n° 669), pages 109 à 141, <https://www.cairn.info/revue-historique-2014-1-page-109.htm#no26>

²⁰ Hôtel où se situait le siège du haut commandement militaire allemand en France, MBF

militants s'étaient organisés en un réseau qui continuait son activité clandestine en Allemagne, distribuant tracts, journaux et brochures. De plus, l'action des anarchosyndicalistes allemands exilés en Espagne et leur participation aux combats contre les fascistes et les nazis pendant la Révolution Espagnole, était encore fraîche dans les mémoires des services de sécurités Nazis. En effet, en Juillet 1936 au déclenchement de la Révolution espagnole, le Groupe des Anarchosyndicalistes Allemands en exil (DAS) à Barcelone a réalisé des perquisitions et des expropriations dans les appartements de sympathisants et militants nazis allemands, d'associations politico- culturelles nazies (NSDAP en Espagne, Front du Travail Allemand) ainsi que du Consulat allemand de Barcelone. Ils y ont saisis de nombreux documents, publiés en 1937 dans un livre de « *dénonciation de l'impérialisme hitlérien* », qui était diffusé sous le manteau en Allemagne.



Militant du DAS dans un camp de concentration français en 1939 : Karl BRAUNER (1914-1994), Helmut Helmut Klose (1904-1987) Georg Gernsheimer, Egon Illfieb (1914 - ?)

Pour faire cesser cette propagande clandestine, la Gestapo procède en 1937 à des rafles, détruisant ainsi le réseau de résistants anarchosyndicalistes. Deux cents militantes et militants sont arrêtés. « *Les hommes arrêtés sont tous des partisans convaincus du mouvement anarchosyndicaliste* », écrit dans son rapport le policier chargé de coordonner l'action. Il ajoute : « *Ils sont tellement convaincus de la justesse de leurs idées qu'ils ne pourront que difficilement être rééduqués pour devenir des membres utiles à la communauté du peuple allemand.* ».

Certains de ces militants allemands qui avaient combattu le nazisme en Espagne se trouvaient en France depuis 1939, dans les camps où étaient concentrés les anciens combattants de la Guerre d'Espagne. Profitant du chaos de la capitulation, certains réussirent à s'enfuir. D'autres rejoignirent les rangs de la Résistance anti-nazi. Ainsi Thomas HELMUT, qui avait rejoint le maquis Faïta et qui fut exécuté le 27 juillet 1944 par des soldats allemands lors d'une action anti-partisans menée conjointement avec la Milice française.

Mais la France hébergeait aussi des dizaines de milliers d'anarchosyndicalistes espagnols ou italiens qui avaient fui après la chute de la République Espagnole en 1939, et qui avaient connu l'épreuve du feu pendant la Guerre civile espagnole, où certains avaient démontré des capacités certaines en matière de guérilla et d'action clandestine. Ils représentaient donc une menace militaire réelle pour les forces d'occupation allemandes.

Les nazis ne se trompaient pas de cible, car on estime que près de 30 000 espagnols antifascistes – dont de nombreux anarchistes – prirent part, d’une façon ou d’une autre participèrent à la Résistance en France, et ce dès 1940, sur un total de 200 000 résistants estimés au début 1944. On trouve des traces des anarchosyndicalistes espagnols dans tous les maquis de France, notamment ceux du Limousin ou des Glières. Pour ne citer qu’un exemple, le réseau Ponzan, du nom de son principal animateur, militant de la CNT AIT espagnole, fut le plus grand réseau d’évasion pendant toute la durée de l’occupation. Ponzan lui-même, arrêté en 1943 à Toulouse, fut fusillé par les Allemands lors de leur évacuation de Toulouse en juillet 1944.

Le 14 Décembre 1941, l’avis du Commandement Militaire allemand en France annonce donc que « *Cent juifs, communistes et anarchistes seront fusillés* ». Depuis le début du mois de décembre 1941, les communiqués officiels du MBf recourent à une image préfabriquée de l’ennemi, qui assimile le communiste ou l’anarchiste au Juif. Les « mesures expiatoires » allemandes sont désormais censées les frapper indistinctement. La répression de la résistance s’enracine, à compter du mois de décembre 1941, de manière plus évidente encore qu’auparavant dans la persécution des Juifs. Le 14 décembre 1941, les représailles allemandes annoncées publiquement par le MBf pour répondre à une série d’attentats commis depuis la fin du mois de novembre en région parisienne, sont pour la première fois dirigées plus spécifiquement contre les Juifs, même si les opposants idéologiques ne sont pas épargnés. Toutefois consciente de l’effet contreproductif de ces exécutions sur la population française, les Autorités nazis introduisent par ailleurs en France occupée une nouvelle forme de sanctions collectives : la déportation de représailles des victimes « expiatoires » de la résistance à l’occupant, amalgamant Juifs, communistes et anarchistes, ce qui contribuera à la mise en route de la solution finale en France.

Un militant de la CNT-AIT

LUCIANO ALLENDE, OU L'ENTRAIDE COMME FORCE VITALE

Désignés comme des adversaires politiques dangereux par le Reich hitlérien et internés à ce titre, les anarchistes et républicains espagnols ne furent cependant pas considérés comme des détenus politiques (*Schutzhäftlinge*) mais constituèrent une catégorie spécifique à l'intérieur des camps de concentration nazis, identifiés seulement par la référence à leur origine nationale sous la catégorie *Rotspanier* (Espagnols rouges). A l'intérieur des camps de concentration, les Espagnols rouges étaient reconnaissables au port d'un triangle bleu.

Déportés dès le début de l'occupation allemande de la France à l'été 1940, la très grande majorité des Espagnols rouges furent concentrés à Mauthausen. Combattants antifascistes endurcis, les anarchistes et républicains espagnols étaient considérés par la Gestapo comme des menaces et non rééducables. Ils furent dès dirigés vers des camp d'« extermination lente » d'épuisement par le travail, principalement Mauthausen, mais aussi Neuengamme.

A Mauthausen, ils furent 7288 espagnols à recevoir un matricule, dont 6 920 entre le 6 août 1940 et la fin du mois de décembre 1941. Avec un taux de mortalité de 64,2% (contre 52 à 55% en moyenne pour les autres déportés de Mauthausen), incontestablement les anarchistes et républicains espagnols ont payé un lourd tribut en vies humaines au système concentrationnaire²¹. Ils subirent une dure répression et payé un lourd tribut en vies humaines, au profit de l'exploitation des carrières de granit de Mauthausen et de Gusen. Il est difficile de savoir comment périrent tous les détenus espagnols à l'intérieur du réseau concentrationnaire. Cependant la mort ne frappait pas seulement de manière « naturelle » des détenus malades, épuisés ou qui souffraient des conséquences d'un mauvais traitement. Il y eut aussi des exterminations planifiées de certains groupes de détenus, sur ordre des autorités centrales de l'administration des camps ou simplement sur ordre de la Kommandantur de chaque camp, qui portaient généralement le nom d'« actions ». Il existe pour le camp de Mauthausen un registre des décès « non naturels » que l'administration SS distinguait des décès « naturels ». Cette opposition présente un caractère factice dans la mesure où tous les décès à l'intérieur des camps de concentration peuvent être considérés comme des assassinats. Depuis le printemps 1941, les SS commencèrent à trier les détenus considérés comme inaptes au travail. L'opération était codée sous le nom de « traitement spécial 14 F 13 » et placée sous le contrôle de l'organisation T4, qui dirigeait par ailleurs l'euthanasie des « vies indignes d'être vécues ».

²¹ Les « Espagnols rouges » à Mauthausen (1940-1945), Michel Fabréguet, Guerres mondiales et conflits contemporains, No. 162, Avril 1991)

Néanmoins, militants portés par une idéologie anarchiste ou communiste qui plaçait haut les valeurs humaines d'entraide et de fraternité, ils réussirent progressivement à constituer des réseaux d'entraide matérielle et morale très bien organisé, qui permirent d'assurer la survie de plusieurs internes durant certaines phases critiques de leur détention. Au-delà des aspects de survie, cette entraide permettait aux déportés de conserver ainsi le sens de la dignité humaine, de la valeur de l'homme, à l'intérieur d'un système conçu pour avilir les individus, en les réduisant à l'état de fauves tenaillés par la faim ou de larves apathiques, n'ayant plus même conscience de leur déchéance.

Une photo illustre la force morale qui animait ces militants.



L'homme qui porte sur ses épaules un autre de ses compagnons épuisé s'appelle Luciano Allende. Mais ses amis l'appelaient Toto. C'était un anarchosyndicaliste, un militant de la CNT-AIT, le syndicat anarchiste espagnol. Comme son compagnon qu'il porte, qui était avant-guerre portier de l'opéra du Liceu de Barcelone. C'est le symbole de la solidarité humaine qui nous relie et nous permet de rester Humains, face aux bourreaux.

Toto est né le 28 mai 1898 à Santander, en Espagne. Son enfance est pauvre et compliquée et en 1913 - il a 15 ans - il émigre à Lyon, peut-être pour échapper au service militaire et à la guerre coloniale que menait l'Espagne au Maroc.

Il trouve un travail à la verrerie de Vénissieux dans la banlieue lyonnaise. C'est un boulot de merde d'être vitrier. Le feu vous brûle les yeux et le mélange de certains minéraux utilisés comme colorants brûle vos poumons. Malgré cela, il n'a jamais baissé les yeux ni cessé d'aspirer la vie à grande bouffée.

Au printemps 1914 il arrive dans la région parisienne et travaille à la verrerie de Clichy. Il était déjà militant anarchiste et au début de la guerre il se lie d'amitié avec Gaston Rolland, militant anarchiste de 27 ans, qui refuse d'aller se faire tuer pour la bourgeoisie et le nationalisme.

Dans les années 1920 il participe aux activités des groupes anarchistes espagnols

exilés – notamment la mobilisation contre la guerre du Maroc en 1925. Il fréquente aussi deux espagnols alors exilés en France et qui mettaient en garde contre le fascisme à venir, Buenaventura Durruti et Francisco Ascaso. Il est également en liaison avec les militants français de *l'Union Anarchiste* dont Louis Anderson dit Ander. Pendant la révolution puis la guerre d'Espagne en 1936, ce dernier remua ciel et terre – même s'il ne croyait pas vraiment au ciel – pour évacuer la colonie d'enfants (orphelins ou réfugiés) de Llansa en France vers une zone sûre et leur offrant des conditions de vie décentes.

Après le coup d'État fasciste du 19 juillet 1936, un élan révolutionnaire soulève les travailleurs Espagnols, notamment en Catalogne. Allende retourne en Espagne pour rejoindre les milices anarchistes de la CNT-AIT, et s'enrôle dans une unité confédérale anarchiste où il combattit jusqu'à la fin du conflit.

Il traverse toute la guerre jusqu'à la défaite finale, et traverse la frontière à pied pour être jeté avec des milliers d'autres combattants antifascistes espagnols et étrangers sur les plages d'Argelès dont il s'évada - puis à celui de Saint-Cyprien. La République française ouvre pour ces « combattants de la liberté » des camps de concentration et les laisse crever de faim et de froid, alors que le fascisme et la guerre grondent à ses portes. Sa seule issue pour sortir de l'enfer du Camp était de s'incorporer dans une Compagnie de Travailleurs étrangers (CTE). Il conserve son esprit de résistance, et n'attend pas 1941 pour entrer en Résistance, contrairement aux communistes. Il s'engagea dans la résistance en Savoie sous le pseudonyme de Toto ; il appartenait à une unité appelée "Bataillon de la mort". Il rendit de nombreux services à la résistance avant d'être arrêté par la Gestapo le 18 mars 1944 à Montmélian (Savoie). Les nazis l'ont torturé mais n'ayant rien pu obtenir de lui lors de son interrogatoire, ils le déportèrent à Neuengamme, une ancienne briqueterie utilisée comme usine d'horreur par les SS. 106 000 personnes, hommes et femmes, y sont passées. Plus de la moitié ont péri. Luciano a survécu. Le 4 mai 1945, c'est cet homme qui regarde la caméra en portant un compagnon sur son dos sur ses épaules, car il a toujours assumé sa responsabilité dans un monde qui, sans des gars comme lui, serait pire, nous rendrait encore pire.

A son retour en France, Luciano Allende a continué de militer jusqu'à la fin de sa vie à la CNT-AIT en exil en France et à la Fédération espagnole des déportés et internés politiques (FEDIP). Il s'était alors installé avec sa compagne comme apiculteur près d'Antibes, sur les rives de la Méditerranée, ce verre azur dans lequel il pouvait perdre son regard et se souvenir de ces vies qui donnaient un sens à tout. Luciano Allende est décédé le 23 janvier 1983. C'est dans la paix d'un bourdonnement d'abeille, que ses cendres ont été dispersées dans le jardin d'un bon ami, le libertaire Paul Ferrare. Nous devons cultiver notre jardin.

D'après un texte en espagnol sur la page Facebook de la CNT-AIT Gijón (28 mai 2023, <https://www.facebook.com/cntaitgijon>)

AUSCHIWTZ : NE PAS OUBLIER !

Suivi de

14 décembre 1941 :

« Cents juifs, communistes et
anarchistes seront fusillés »

AVIS

Ces dernières semaines, des attentats à la dynamite et au revolver ont de nouveau été commis contre des membres de l'armée allemande. Ces attentats ont pour auteurs des éléments, parfois même jeunes, à la solde des Anglo-Saxons, des juifs et des bolcheviks et agissant selon les mots d'ordre infâmes de ceux-ci.

Des soldats allemands ont été assassinés dans le dos et blessés. En aucun cas, les assassins n'ont été arrêtés.

Pour frapper les véritables auteurs de ces lâches attentats, j'ai ordonné l'exécution immédiate des mesures suivantes :

1° Une amende d'un milliard de francs est imposée aux juifs des territoires français occupés ;

2° Un grand nombre d'éléments criminels judéo-bolchevik seront déportés aux travaux forcés à l'Est. Outre les mesures qui me paraîtraient nécessaires selon les cas, d'autres déportations seront envisagées sur une grande échelle si de nouveaux attentats venaient à être commis ;

3° Cent juifs, communistes et anarchistes qui ont des rapports certains avec les auteurs des attentats seront fusillés.

Ces mesures ne frappent point le peuple de France, mais uniquement des individus qui, à la solde des ennemis de l'Allemagne, veulent précipiter la France dans le malheur et qui ont pour but de saboter la réconciliation entre l'Allemagne et la France.

PARIS, le 14 décembre 1941.

Der Militärbefehlshaber in Frankreich
Von STUELPNAGEL
General der Infanterie.

ÉDITIONS

